

choisir



revue culturelle
n° 647 – novembre 2013

Psychologues à Guantánamo

Politique
Des liaisons dangereuses

Théologie
Encyclique « Lumen fidei »



Ton chemin, Seigneur...

*On dit que Tu nous parles, Seigneur,
Mais je n'ai jamais entendu Ta voix de mes propres oreilles.
Les seules voix que j'entende, ce sont des voix fraternelles
qui me disent les paroles essentielles. (...)*

*On dit que Tu T'assois à notre table.
Mais je n'ai jamais rompu avec Toi le pain de mes propres mains.
Les seules tables que je fréquente, ce sont des tables fraternelles
où il fait bon se restaurer de joie et d'amitié.*

*On dit que Tu fais route avec nous.
Mais je n'ai jamais senti Ta main se poser sur mes propres épaules.
Les seules mains que j'éprouve, ce sont les mains fraternelles
qui étreignent, consolent et accompagnent.*

*On dit que Tu nous sauves.
Mais je ne T'ai jamais vu intervenir dans mes propres malheurs.
Les seuls sauveurs que je rencontre, ce sont des cœurs fraternels,
qui écoutent, encouragent, stimulent.*

*Mais si c'est Toi, ô mon Dieu, qui m'offres ces voix, ces visages,
ces tables, ces compagnons, ces mains et ces cœurs fraternels,
alors du cœur du silence et de l'absence,
Tu deviens, par tous ces frères et sœurs, parole et présence.*

Jacques Musset

in Guy Gilbert, « Mes plus belles prières »



choisir

n° 647 - novembre 2013

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Stjepan Kusar, collaborateur

tél. 022 827 46 75

fax 022 827 46 70

redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens sj
Bruno Fuglistaller sj
Joseph Hug sj
Jean-Bernard Livio sj
Luc Ruedin sj

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-

Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-

CCP : 12-413-1 «choisir»

Pour l'étranger : FS 100.-

par avion : FS 105.-

Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet :

www.choisir.ch / www.jesuites.ch

Illustrations

Couverture : Philippe Lissac/GODONG,
Street art, Italie

p. 7 : JRS

p. 12 : Pascal Deloche/GODONG

p. 31 : Anthony Chen

p. 33 : Opus One

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
Devenir des saints ! <i>par Jean-Bernard Livio</i>	
Spiritualité	8
Le manque du manque <i>par Luc Ruedin</i>	
Eglise	9
Rencontre avec le pape François. Sa vision de la Compagnie de Jésus <i>par Antonio Spadaro</i>	
Théologie	13
Travail d'intériorité et foi. Marcel Légaut (1900-1990) <i>par Bruno Lautenschlager</i>	
Théologie	17
La foi, un regard neuf L'encyclique « Lumen fidei » <i>par Stjepan Kusar</i>	
Politique	21
Des liaisons dangereuses Technologies et politique <i>par René Longet</i>	
Politique	25
Les psychologues de Guantánamo Instrumentalisation de l'éthique de la santé <i>par Nicolas Margot</i>	
Cinéma	31
Minimaliste ou creux ? <i>par Patrick Bittar</i>	
Expositions	33
Un péplum en toc <i>par Jean Musy</i>	
Lettres	34
Virgile. Le père de l'Occident <i>par Gérard Joulié</i>	
Livres ouverts	38
La dévoration <i>par Raphaël Broquet</i>	
Livres ouverts	39
Adolescence en Tchétchénie <i>par Marie-Luce Dayer</i>	
Chronique	44
Tunnel <i>par Gladys Théodoloz</i>	

Devenir des saints !

Début octobre, le calendrier liturgique nous invitait à commémorer successivement Thérèse de l'Enfant Jésus et François d'Assise, qui a marqué l'humanité par son choix prioritaire des pauvres et sa volonté de dialogue avec l'islam ; une semaine plus tard, nous faisons mémoire de Jean XXIII, que le pape actuel va déclarer saint en avril prochain ; puis est venu le temps de la Toussaint. Je me suis dit alors : « Voilà ce qui manque aujourd'hui ! Il est urgent de devenir des saints ! » Pas de ces hommes et femmes à la moralité au-dessus du commun des mortels, et souvent si tristes, mais de ceux et celles qui vivent les bras grands ouverts sur les autres. Je me suis du reste demandé d'où venait cette déformation de l'image des saints, que l'Eglise continue parfois de véhiculer en sacralisant à tour de bras des gens hors normes, majoritairement... célibataires et religieux. Certainement pas de l'Évangile ! Jésus n'a rien sacralisé. Il a ouvert pour tous le chemin vers la sainteté, le chemin vers les autres, celui qui conduit vers Dieu, qui seul est Saint.

Poursuivant ma réflexion, je me suis arrêté sur un nouveau coup d'éclat de Marek Halter, ce romancier français, juif, d'origine polonaise, bien connu pour son engagement en faveur de la paix au Moyen-Orient. Il y a trois ans, il réunissait un rabbin, Michel Sarfati, et un imam, Hassen Chalghoumi, et organisait avec eux un convoi pour la paix, avec des cadeaux pour les enfants de Gaza. Il avait prévenu les Israéliens et le Hamas. Il en parle aujourd'hui encore avec émotion : « Nous avons traversé Israël, nous sommes entrés à Gaza, le rabbin, l'imam et moi. Les gens ont applaudi le rabbin. Nous avons dansé et chanté en hébreu sous les applaudissements des gens du Hamas. Ces images étaient tellement fortes que les gens pleuraient, pensant que la paix était enfin arrivée. » En juin dernier, il a écrit au pape François pour l'encourager à poser « un acte fort » en se rendant à Jérusalem avec 50 cardinaux, 50 rabbins et 50 imams, afin de prier pour la paix devant le mur des Lamentations. Et voilà qu'il poursuit

sur sa lancée : le 25 septembre, avec huit imams de France, il s'est rendu sur la place Saint-Pierre pour l'audience générale à laquelle participaient des dizaines de milliers de pèlerins. Marek Halter a expliqué ainsi sa démarche : « Il est urgent de promouvoir le dialogue entre les religions. Il faut dédramatiser l'islam, sinon nous aurons une guerre des religions et c'est la pire des guerres qui existe. »

Je n'ai aucun pouvoir ni mandat pour « canoniser » Marek Halter, ni tant d'autres qui œuvrent sur le terrain pour un dialogue ouvert. Ils sont cependant tous présents dans cette communion que nous avons fêtée en cette Toussaint 2013, plus que ceux auxquels le Prix Nobel de la Paix vient d'être décerné, car ils sont saints au sens où l'entendait la petite Thérèse, dont l'enseignement est un encouragement pour tous à rechercher la sainteté. Y compris pour ceux d'entre nous qui doutons de notre capacité à répondre à cet appel. A l'époque de Thérèse, marquée par l'héritage janséniste, beaucoup pensaient que la sainteté était réservée à quelques âmes d'élite, vivant des phénomènes mystiques impressionnants ou réalisant de grandes choses. Bien que n'ayant rien fait d'extraordinaire, Thérèse a pourtant pensé avec constance qu'elle pouvait devenir sainte. Elle a ainsi montré, par sa vie et ses écrits, que la sainteté est accessible à tous. Un autre docteur de l'Eglise avait eu, trois siècles plus tôt, une intuition aussi forte : François de Sales. Il avait encouragé les chrétiens vivant dans le monde à progresser spirituellement, d'une façon propre à leur état de vie. Une anticipation du concile Vatican II. La Constitution dogmatique sur l'Eglise (Lumen gentium) ne souligne-t-elle pas que tous les chrétiens sont appelés à la sainteté ?

Alors, le terme « saint » ayant pris quelques rides et sentant le poussiéreux, faut-il le changer ? Au contraire ! Que tous ceux qui l'emploient dans leurs prières (juifs, musulmans et chrétiens) le mettent en pratique dans une tolérance et un respect mutuel, d'autant plus justifiable qu'ils se réfèrent tous au seul Saint !

Jean-Bernard Livio sj



 ■ Commentaire

Salaires

Le facteur 12

La prochaine votation sur l'initiative populaire 1:12 vise à fixer l'écart des rémunérations dans les entreprises : une fausse bonne idée ? Les arguments « pour » et « contre » ne manquent pas, car chacun raisonne à partir des contraintes qui sont les siennes : le chef d'entreprise tente d'attirer et de garder les meilleurs éléments - qui ne vont pas toujours de pair avec les hautes rémunérations qui leur sont versées ; les classes moyennes crient au « scandale », car les rémunérations pharaoniques sont impossibles à justifier par une analyse économique sérieuse. (La productivité individuelle est impossible à calculer pour les responsabilités structurelles. De plus, contrairement à l'argument souvent entendu, il n'existe pas de marché pour ces compétences qui s'exercent sur des cas toujours singuliers.)

Un ouvrage paru voici deux ans déjà, *Le facteur 12*, écrit par deux économistes, religieux de surcroît, prétend même que le plafonnement des revenus est d'abord une question d'efficacité ! Mais qui peut prévoir les effets contreproductifs des stratégies de contournement, la plus évidente étant la création d'entités juridiques séparées !

Apparemment, ce qui est en jeu, ce sont les salaires extrêmes. La raison en serait les effets induits par l'étéirement vers le haut des rémunérations des cadres dirigeants. Les politiciens savent que l'on peut faire parler les chiffres économiques dans le sens que l'on veut, tant qu'on n'a pas précisé les circonstances particulières dans lesquelles ça marche (cf. *Le Temps* du 16 octobre). Face à ce problème difficile, il est tentant de considérer l'économie

comme une mécanique des fluides, indépendamment du ressenti culturel. Le célèbre fondateur de la banque éponyme J.P. Morgan trouvait dangereux de prêter à une entreprise débordant le facteur 10. La raison ? Jouir d'un tel revenu, pensait-il, faisait perdre aux dirigeants le sens des réalités, et donc des affaires.

Mais l'économie ici n'est pas l'enjeu. L'enjeu est en fait le lien social, sans lequel aucun avenir économique ne peut être assuré. Les théoriciens du « juste salaire » l'avaient compris depuis bien longtemps : la justice ne se cache pas dans les chiffres, mais dans ce qui est acceptable par la conscience éclairée.

Etienne Perrot sj

 ■ Info

Notre Père...

Dès le 22 novembre, plus de « soumission » à la tentation dans la prière *Notre Père*. Pas plus en Suisse qu'en France. La modification de la prière la plus sacrée des catholiques a été confirmée par la Conférence des évêques de France (CEF). Ces changements, annoncés le 14 octobre dernier, concerneront aussi les francophones de Suisse. C'est ce qu'a confirmé à l'*Apic* le chanoine François Roten, directeur du Centre romand de pastorale liturgique. Les prêtres de Romandie ne liront donc plus : « et ne nous soumetts pas à la tentation », mais « et ne nous laisse pas entrer en tentation ».

Le Père Roten relève que la décision de changer la traduction du *Notre Père* a été décidée par chacune des Conférences épiscopales francophones (France, Canada, Belgique, Suisse, Luxembourg et Afrique du Nord) et ac-

ceptée par Rome. Elle est liée à la publication d'une nouvelle traduction française complète de la Bible liturgique (qui comprend les Psaumes et l'Ancien et le Nouveau Testaments), dont la dernière version remontait à 1993, rapporte l'hebdomadaire chrétien français *La Vie*. (apic/réd.)

■ Info

Circoncision en question

Le 1^{er} octobre, le Conseil de l'Europe a défini la circoncision des garçons pour motifs religieux, pratiquée dans le judaïsme et l'islam, comme une « violation de l'intégrité physique ». Ce que dénonce vivement le gouvernement israélien. Il somme l'institution de 47 Etats membres de « revenir immédiatement sur cette résolution » qu'il considère comme « raciste ».

Même si les résolutions du Conseil de l'Europe ne sont pas contraignantes, elles ont un pouvoir normatif et influencent les décisions. La résolution en question appelle les gouvernements à « lancer un débat public, y compris le dialogue interculturel et interreligieux, pour parvenir à un large consensus sur les droits des enfants à la protection contre les atteintes à leur intégrité physique selon les normes des droits de l'homme ». Elle invite à adopter des dispositions juridiques spécifiques pour veiller à ce que certaines opérations ne soient pas effectuées avant que l'enfant ne soit assez âgé pour être consulté.

Si le judaïsme réformé remet en question le caractère obligatoire de la *brit milah*, diverses organisations juives dans le monde se mobilisent contre cette décision. Le 29 novembre 2012, au Parlement européen à Bruxelles,

Richard Prasquier, président du Conseil représentatif des institutions juives de France (CRIF), affirmait d'emblée que « si la circoncision venait à être interdite en Europe, cela signifierait la fin d'une présence religieuse juive en Europe... les juifs feront leurs valises et quitteront l'Europe ». Le CRIF a lancé, ce 16 octobre, une pétition on-line : « Non à l'interdiction de la circoncision en France ! » (apic/réd.)

■ Info

Mains lavées, vies sauvées

Chaque jour, 1400 enfants de moins de 5 ans meurent à cause de maladies diarrhéiques provoquées par le manque d'eau potable et de toilettes, soit un total de 600 000 par an. Ce qui représente la deuxième cause de mort chez les moins de cinq ans. Ces maladies, en outre, renforcent chez les enfants la possibilité d'être atteints de dénutrition chronique, ce qui se traduit par des retards dans la croissance et par un coût énorme pour la société.

De simples précautions suffiraient pour éviter les contaminations : se laver les mains avec du savon avant de manger et après être allés aux toilettes. C'est ce qu'a affirmé et promeut le programme WASH de l'UNICEF à l'occasion de la VI^e Journée mondiale du lavage des mains, le 15 octobre dernier. Les activités prévues par la Journée visaient toutes à promouvoir cette habitude et à rendre les personnes conscientes de son importance fondamentale pour la survie des mineurs et pour la santé de la communauté dans son ensemble. Ont pris part à l'initiative environ 5 millions d'enfants en Ethiopie, 3 300 écoles comptant près de 1,5 millions d'inscrits au Yémen, un millier d'écoliers du

Vietnam, 450 écoles primaires de Sierra Leone, 424 du Mali et 200 de Gambie, ainsi que 12 villes d'Indonésie et 22 centres éducatifs de différentes municipalités de Bolivie. (*fides/réd.*)

■ Info

Votations : Coire s'inquiète

Au printemps 2014, les Suisses voteront sur l'initiative pour l'abolition de l'impôt ecclésiastique pour les entreprises. Pour la corporation ecclésiastique catholique du canton des Grisons, l'impôt sur les personnes morales est d'une importance vitale ; elle est même sa seule source de revenus.

Placi Berther, président du Conseil exécutif, a déploré que l'Eglise « officielle », à savoir le diocèse de Coire, se refuse à toute déclaration formelle sur cet objet. Il juge aussi indéfendable la position de retrait du diocèse qui ne rend pas service et n'est pas l'expression de l'unité et de la solidarité entre l'Eglise officielle et la corporation ecclésiastique cantonale. Il espère pouvoir convaincre la population de la nécessité de cet impôt et de la valeur de la présence de l'Eglise dans la société. (*apic/réd.*)

■ Info

Alep : fuite des chrétiens

La politique de la communauté internationale encourage la fuite des chrétiens de Syrie. Tel est la crainte de l'archevêque arménien catholique d'Alep, Mgr Boutros Marayati. « Une rumeur a circulé selon laquelle 17 pays auraient ouvert leurs portes aux réfugiés syriens. Cette nouvelle ravive la tendance à vouloir quitter la Syrie », a déclaré le prélat à l'agence *Fides*.

S'il ne s'agit pas d'un exode massif, le phénomène concerne néanmoins un nombre croissant de familles. L'archevêque confirme que les chrétiens les plus riches sont déjà partis alors que, pour les autres, « toute tentative de sortir du pays demeure dangereuse et très coûteuse. Ceux qui sont parvenus au Liban soumettront maintenant leurs demandes d'expatriation aux organismes de l'ONU, comptant pouvoir être rapidement accueillies. »

Selon l'archevêque, la situation syrienne est toujours plus compliquée et toute banalisation trompeuse. A côté des chrétiens qui fuient, d'autres reviennent à Alep après s'être réfugiés dans la zone côtière de Latakié parce qu'ils n'avaient plus d'argent pour se loger. Les écoles d'Alep ont d'ailleurs rouvert leurs portes. (*apic/fides/réd.*)

■ Info

Drones : Permis de tuer ?

Une étude d'Amnesty International prouve que les Etats-Unis ont tué des innocents au Pakistan lors d'attaques de drones. Certaines de ces opérations pourraient même être considérées comme des crimes de guerre, estime l'organisation. Son rapport - *Est-ce que je serai le prochain ? Les frappes de drones US au Pakistan* - dénonce « le secret qui entoure ce programme et fournit au gouvernement des Etats-Unis un permis de tuer qui échappe aux tribunaux ». Le document a été rendu public lors d'une conférence de presse organisée avec Human Rights Watch, qui a lancé son propre rapport sur les attaques aériennes au Yémen. (*apic/réd.*)

■ Info

Syrie : le JRS sur place

En Syrie, les actions du Service jésuite des réfugiés (JRS), qui touchent environ 330 000 personnes, se concentrent sur deux objectifs : la fourniture d'aide d'urgence et la mise sur pied d'activités éducatives destinées à promouvoir la réconciliation et la cohabitation de peuples présentant de grandes diversités tant sur le plan socioéconomique que sur celui de la foi.

Le soutien éducatif et psychosocial à quelque 10 000 femmes et enfants est également primordial. L'accompagnement, l'un des piliers du travail du JRS, se vit à travers les visites aux familles. Ces dernières sont au cœur de chacun des projets du JRS dans la région. A Alep, une cuisine de terrain prépare jusqu'à 16 000 repas chauds par jour qui sont distribués dans les mosquées, les hébergements situés dans les écoles, les bâtiments publics, mais aussi directement à des personnes déplacées qui n'ont pas les infrastructures nécessaires à la préparation de leurs propres repas chauds.

« Notre objectif à long terme est la réconciliation, et nous la voyons pointer dans nos projets. Nous avons des enfants originaires de toutes les communautés qui se réunissent pour apprendre et pour jouer ensemble. Dans nos centres, ils retrouvent le sens d'appartenance et les familles nous font confiance. Nos programmes encouragent les personnes à comprendre leurs responsabilités civiques et à devenir des participants actifs à la vie de leurs communautés », a déclaré le Père Sammour, directeur du Service jésuite des réfugiés du Moyen-Orient et de l'Afrique du Nord.

Actuellement, le JRS fait partie des rares ONG à fournir une aide d'urgence en Syrie. Grâce à un large réseau de volontaire sur le terrain, il a pu augmenter et améliorer ses services en faveur de ceux qui sont dans le plus grand besoin, aspirés qu'ils sont par la spirale de la violence.

« Alors que nos projets s'étendent en Syrie, Jordanie, Turquie et Liban, les équipes doivent, pour répondre à la crise, demeurer totalement engagées en faveur de ceux des réfugiés de cette région qui sont de plus en plus oubliés, soit les Irakiens, les Soudanais et les Somaliens. Nous continuerons à fournir des secours d'urgence et des services éducatifs, de santé et psychosociaux du mieux que nous pourrons et aussi longtemps que nous le pourrons. Tout ceci à la lumière des principes humanitaires que sont l'humanité, l'indépendance, l'impartialité et la neutralité, et guidés par nos valeurs de base que sont la justice, la compassion, la solidarité, l'hospitalité, la dignité et l'espérance », a déclaré le Père Sammour.

(JRS/réd.)

Alep, activités organisées par l'équipe psychosociale du JRS



Le manque du manque

En un clic, je peux immédiatement accéder à la connaissance et combler mes lacunes. Si l'avantage est évident, il n'en demeure pas moins que je peux facilement céder au vertige de la volonté de tout savoir. La peur du manque est souvent ma motivation inconsciente. Elle me pousse à surfer sans fin sur le net. Je peux ainsi élargir mon espace virtuel en étant partout sans être nulle part ! Loin de moi l'idée de diaboliser cette merveilleuse invention qui, pour le meilleur et pour le pire, rend mille services et non des moindres. M'étreint plutôt ici le besoin d'exercer une vigilance spirituelle : être dans mes baskets, tout en profitant des avantages de la toile.¹

Pascal déjà le notait : il est difficile à l'homme de demeurer en repos, seul dans sa chambre, autrement dit d'habiter sa propre cellule intérieure. Les moines et moniales qui se mettent librement à l'étroit pour accueillir et vivre au grand large le savent bien. D'expérience, ils éprouvent qu'une clôture librement consentie affranchit le corps et l'esprit de leurs limites invisibles.

Il est vrai que la nature a horreur du vide. Il fait peur. Le fameux tobu-bobu² angoisse l'homme. Par le divertissement, il tente de le fuir. Pourtant y demeurer et l'habiter est promesse d'une plénitude que seule la Parole de Dieu procure. Car c'est se faire capable de Dieu que de chercher sans cesse à devenir réceptacle, pure capacité à

recevoir. Lorsque je reste dans la vacuité, qu'elle soit psychique ou spirituelle, je crée un appel d'air, j'offre un espace intérieur adapté à l'infinité du don divin. Maître Eckhart ne prêchait-il pas la nécessité de se tenir libre et vide car Jésus lui-même fut vide et libre ?

Cette nudité est à la fois un test pour la foi, qui n'est pas à confondre avec la croyance, un antidote à l'orgueil, ce perfectionnisme toujours renaissant, et une ouverture à la créativité libérée, qui dépasse la prolifération des images et le zapping mental. Demeurer en cette vacance sans la fuir donne, par la relation que le Tout Autre tisse en chacun, d'advenir pleinement à soi-même. Mesurant qu'il vaut mieux laisser exister le manque, à l'image du Christ qui s'est vidé de lui-même, l'homme découvre ainsi, dans sa propre faiblesse, la force et la plénitude de Dieu.

Luc Ruedin sj

- 1 • Notamment des divers sites des jésuites de Suisse, dont celui qui vient d'être lancé en octobre, www.jesuites.ch, et bien sûr www.choisir.ch. (n.d.l.r.)
- 2 • Luc Ruedin se réfère ici au terme de l'hébreu ancien, *tōhū wābhōhū*, qui signifie le chaos primitif qui précéda la création du monde, et non au sens commun du mot qui signifie tintamarre. (n.d.l.r.)

Rencontre avec le pape François

Sa vision de la Compagnie de Jésus

●●● **Antonio Spadaro sj**, Rome
directeur de la « *Civiltà Cattolica* »

Antonio Spadaro : Saint-Père, quel point de la spiritualité ignatienne vous aide le mieux à vivre votre ministère ?

« Le discernement. C'est une des choses qui a le plus travaillé intérieurement saint Ignace. Pour lui, c'est une arme pour mieux connaître le Seigneur et le suivre de plus près. J'ai toujours été frappé par la maxime décrivant la vision d'Ignace : *Non coereri a maximo, sed contineri a minimo divinum est* (ne pas être enfermé par le plus grand, mais être contenu par le plus petit, c'est cela qui est divin). (...) Cette vertu du grand et du petit, c'est ce que j'appelle la magnanimité. Elle nous fait toujours regarder l'horizon. C'est faire les petites choses de tous les jours avec un cœur grand ouvert à Dieu et aux autres. C'est valoriser les petites choses à l'intérieur de grands horizons, ceux du Royaume de Dieu.

» Cette maxime apporte les critères nécessaires pour se disposer correctement en vue d'un discernement, pour sentir les choses de Dieu à partir de son "point de vue". Pour saint Ignace les grands principes doivent être incarnés en prenant en compte les circonstances de lieu et de temps ainsi que les personnes. Jean XXIII, à sa manière, gouvernait avec une telle disposition intérieure, répétant la maxime *Omnia*

videre, multa dissimulare, pauca corrigere (tout voir, passer sur beaucoup de choses, en corriger quelques-unes) parce que, tout en voyant *omnia* (tout), l'horizon le plus grand, il choisissait d'agir sur *pauca*, sur les choses les plus petites. On peut avoir de grands projets et les réaliser en agissant sur des choses minimales.

» Ce discernement requiert du temps. Nombreux sont ceux qui pensent que les changements et les réformes peuvent advenir en un temps bref. Je crois au contraire qu'il y a toujours besoin de temps pour poser les bases d'un changement vrai et efficace. Ce temps est celui du discernement. Parfois, au contraire, le discernement demande de faire tout de suite ce que l'on pensait faire plus tard. C'est ce qui m'est arrivé ces derniers mois. Le discernement se réalise toujours en présence du Seigneur, en regardant les signes, en étant attentif à ce qui arrive, au ressenti des personnes, spécialement des pauvres. Mes choix, même ceux de la vie quotidienne, comme l'utilisation d'une voiture modeste, sont liés à un discernement spirituel répondant à une exigence qui naît de ce qui arrive, des personnes, de la lecture des signes des temps. Le discernement dans le Seigneur me guide dans ma manière de gouverner.

Au cœur de ce nouvel extrait de l'interview du pape, réalisée pour le réseau des Revues culturelles jésuites par Antonio Spadaro, directeur de la « Civiltà Cattolica » : le discernement, notion fondamentale pour les jésuites. François revient en outre sur une figure qui lui est chère, celle du jésuite savoyard Pierre Favre.

» Je me méfie en revanche des décisions prises de manière improvisée, de celles qui me viennent en premier à l'esprit. En général, elles sont erronées. Je dois attendre, évaluer intérieurement, en prenant le temps nécessaire. La sagesse du discernement compense la nécessaire ambiguïté de la vie et fait trouver les moyens les plus opportuns, qui ne s'identifient pas toujours avec ce qui semble grand ou fort. »

Comment la Compagnie de Jésus peut-elle être au service de l'Eglise aujourd'hui ? Quelle est sa spécificité, et quels sont les risques qu'elle court ?

« La Compagnie est une institution en tension, toujours radicalement en tension. Le jésuite est un homme décentré et la Compagnie est en elle-même décentrée : son centre est le Christ et son Eglise. Avec le Christ et l'Eglise au centre, la Compagnie a ainsi deux points fondamentaux d'équilibre qui lui permettent de vivre en périphérie. En revanche, si elle devient trop tournée sur elle-même, si elle se met au centre en se considérant comme une structure solide, bien "armée", elle court le risque de se sentir autosuffisante.

» La Compagnie doit toujours avoir devant elle le *Deus semper maior*, la recherche de la gloire de Dieu toujours plus grande, l'Eglise, vraie Epouse du Christ notre Seigneur, le Christ Roi qui nous conquiert et auquel nous offrons toute notre personne et toute notre fatigue, même si nous sommes des vases d'argile inadéquats. Cette tension nous porte continuellement hors de nous-mêmes. Le "compte de conscience"¹ est le moyen, à la fois paternel et fraternel, qui force la Compagnie à se décentrer, justement parce qu'il l'aide à mieux sortir d'elle-même pour la mission.

» Il est difficile en fait de parler de la Compagnie. Si nous sommes trop explicites, nous courrons le risque d'être équivoques. La Compagnie peut se dire seulement sous une forme narrative. Nous pouvons discerner seulement dans la trame d'un récit et non dans une explication philosophique ou théologique, lesquelles en revanche peuvent être discutées. Le style de la Compagnie n'est pas la discussion mais le discernement, qui, évidemment, suppose la discussion dans sa mise en œuvre. L'aura mystique ne définit jamais ses bords, ne clôt jamais la pensée. Le jésuite doit être une personne à la pensée incomplète, ouverte. Il y a eu des époques dans la Compagnie durant lesquelles la pensée était fermée, rigide, plus instructive et ascétique que mystique : cette déformation a généré l'*Epitome Instituti*.²

» Le jésuite pense toujours en regardant l'horizon vers lequel il doit aller et en mettant le Christ au centre. C'est sa véritable force. Cela pousse la Compagnie à être en recherche, créative, généreuse. Elle doit être contemplative dans l'action, aujourd'hui plus que jamais ; elle doit vivre une proximité pro-

1 • Rencontre annuelle du jésuite avec son supérieur. Le pape se réfère à un point spécifique des *Constitutions* de la Compagnie de Jésus où on lit que le jésuite doit « manifester sa conscience », c'est-à-dire la situation intérieure qu'il est en train de vivre, de telle manière que le supérieur puisse être plus conscient et plus prudent dans son envoi en mission. (n.d.l.r.)

2 • Le pape se réfère ici à une synthèse pratique des *Constitutions*. Formulée au XX^e siècle, elle s'est peu à peu substituée à ces dernières. Pendant un temps, la formation des jésuites sur la Compagnie fut modelée par ce texte, à tel point que quelques-uns ne lisaient jamais les *Constitutions*, texte fondateur de la Compagnie. Pour le pape, les jésuites ont alors fait primer les règles sur l'esprit, cédant à la tentation de trop expliciter et de trop clarifier le charisme de leur ordre.

fonde avec toute l'Église, entendue comme le Peuple de Dieu et notre sainte Mère l'Église hiérarchique. Cela requiert beaucoup d'humilité, de sacrifice, de courage, spécialement quand on vit des incompréhensions ou que l'on est objet d'équivoques et de calomnies, mais c'est l'attitude la plus féconde. Pensons aux tensions du passé à propos de rites chinois ou malabars ou des réductions du Paraguay.

» J'ai moi-même été témoin d'incompréhensions et de problèmes vécus récemment par la Compagnie, spécialement quand il s'est agi d'étendre le "quatrième vœu" d'obéissance au pape à tous les jésuites et que cela ne s'est pas fait.³ Ce qui me rassurait au temps du Père Arrupe, c'est qu'il était un homme de prière. Je me souviens de lui priant assis par terre, en tailleur, comme le font les Japonais. C'est pour cela qu'il avait une attitude juste et qu'il a pris les bonnes décisions. »

Le modèle : Pierre Favre

Je demande au pape si, parmi les jésuites, certains l'ont marqué particulièrement. Il commence par me citer Ignace et François-Xavier, puis insiste sur une figure connue surtout des jésuites, le bienheureux Pierre Favre (1506-1546), un savoyard. C'est l'un des premiers compagnons de saint Ignace, à dire vrai le premier, avec lequel il partagea la même chambre alors qu'ils étaient tous les deux étudiants à l'Université de Paris. Il a été déclaré bienheureux le 5 septembre 1872 par Pie IX et son procès de canonisation est actuellement

en cours. Je demande au pape François pourquoi il est marqué par Favre et quels traits de sa figure l'impressionnent.

« Le dialogue avec tous, même avec les plus lointains et les adversaires de la Compagnie ; la piété simple, une certaine ingénuité peut-être, la disponibilité immédiate, son discernement intérieur attentif, le fait d'être un homme de grandes et fortes décisions, capable en même temps d'être si doux...

» Ignace était un mystique, pas un ascète. Je m'énerve beaucoup quand j'entends dire que les *Exercices spirituels* sont ignatiens seulement parce qu'ils sont faits dans le silence. En réalité les *Exercices* peuvent être parfaitement ignatiens dans la vie courante et en dehors du silence. Le fait de souligner l'ascétisme, le silence et la pénitence est une déformation qui s'est diffusée dans la Compagnie, spécialement dans le milieu espagnol. Pour ma part, je suis proche du courant mystique, celui de Louis Lallement et de Jean-Joseph Surin. Favre aussi était un mystique. »

J'ai dans l'esprit quelques passages de discours du pape pendant les Journées mondiales de la jeunesse de Rio de Janeiro : « Dieu est réel s'il se manifeste dans l'aujourd'hui » ; « Dieu est partout ». Je demande donc au pape : « Comment chercher et trouver Dieu en toutes choses » (expression ignatienne) ?

« Chercher Dieu dans le passé ou dans le futur est une tentation. Dieu est certainement dans le passé, parce qu'il est dans les traces qu'il a laissées. Et il est aussi dans le futur, comme promesse. Mais le Dieu "concret", pour ainsi dire, est aujourd'hui. C'est pourquoi les lamentations ne nous aideront jamais à trouver Dieu. Les lamentations qui dénoncent un monde "barbare" finissent par faire naître à l'intérieur de l'Église

3 • Allusion à des débats qui eurent lieu à l'occasion de la 32^e Congrégation générale de la Compagnie de Jésus en 1975. (n.d.l.r.)

église

des désirs d'ordre entendu comme pure conservation ou réaction de défense. Non, Dieu se rencontre dans l'aujourd'hui. Et il se manifeste dans une révélation historique, dans le temps (...) dans les processus en cours.

» Nous devons engager des processus, parfois longs, plutôt qu'occuper des espaces de pouvoir, et privilégier les actions qui génèrent des dynamiques nouvelles. Cela requiert patience et attente.

» Dans le fond, nous désirons constater tout de suite notre rencontre avec Dieu à l'aide d'une méthode empirique. Mais rencontrer Dieu en toutes choses n'est pas un *eurêka* empirique. On le rencontre dans la brise légère ressentie par Elie (1 R 19). Les sens qui perçoivent Dieu sont ceux que saint Ignace appelle les "sens spirituels". Pour rencon-

Le prophète Elie,
Mont Carmel



trer Dieu, Ignace demande d'ouvrir sa sensibilité spirituelle plutôt que de mettre en œuvre une approche purement empirique. Il faut une attitude contemplative : sentir que l'on va par un bon chemin de compréhension et d'affection à l'égard des choses et des situations. Le signe en est celui d'une paix profonde, d'une consolation spirituelle, de l'amour de Dieu et de toutes les choses en Dieu. »

» Bien sûr, dans ce chercher et trouver Dieu en toutes choses, il reste toujours une zone d'incertitude. Elle doit exister. (...) Les grands guides du peuple de Dieu, comme Moïse, ont toujours laissé un espace au doute. Si l'on doit laisser de l'espace au Seigneur, et non à nos certitudes, c'est qu'il faut être humble. L'incertitude se rencontre dans tout vrai discernement, qui est ouvert à la confirmation de la consolation spirituelle. Le risque de chercher et trouver Dieu en toutes choses est donc la volonté de trop expliciter, de dire avec une certitude humaine et arrogance : "Dieu est ici." Nous trouverons seulement un dieu à notre mesure. L'attitude correcte est celle de saint Augustin : chercher Dieu pour le trouver et le trouver pour le chercher toujours.

» C'est aussi l'expérience des Pères de la foi qui sont nos modèles. Il faut relire le chapitre 11 de la *Lettre aux Hébreux*. Abraham part sans savoir où il va, guidé par la foi. Notre vie ne nous est pas donnée comme un livret d'opéra où tout est écrit ; elle consiste à marcher, cheminer, agir, chercher, voir... On doit entrer dans l'aventure de la recherche, de la rencontre, et se laisser chercher et rencontrer par Dieu. »

A. Sp.

(traduction : François Euvé
et Hervé Nicq)

Travail d'intériorité et foi

Marcel Légaut (1900-1990)

●●● **Bruno Lautenschlager sj**, Villars-sur-Glâne
 Psychothérapeute et accompagnateur spirituel

Lorsque le livre de Marcel Légaut *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* parut en 1970, il fut salué par *Paris Match* comme « une de ces œuvres qui ne réussissent qu'une fois par génération ». Ce commentaire exprime bien les attentes et les espoirs suscités par l'ouvrage - non seulement dans la francophonie, mais aussi dans l'espace germanophone. Les livres ultérieurs de Légaut furent d'ailleurs largement traduits et répandus. Mais l'enthousiasme des années 70 et 80 est peu à peu retombé. Alors, Marcel Légaut, un auteur périmé ?

Les réflexions de ce penseur laïque et la façon dont il les exprime ne sont pas toujours faciles à comprendre. Mais si on se donne la peine d'y pénétrer, on s'aperçoit qu'elles sont d'une brûlante actualité, voire qu'elles ont acquis une dimension prophétique. L'homme est au centre de la pensée de Légaut, qui met en évidence des vécus fondamentaux de notre vie, issus de nos racines existentielles. Il y a là certaines parentés avec la philosophie de Gabriel Marcel.

Rencontre existentielle

Une pensée-clé de Légaut est celle de la perception de sa propre existence. Légaut l'appelle « la foi en soi », « affirmation inconditionnelle, à nulle autre semblable, posée par l'homme adulte, de la valeur originale de sa propre réalité prise en soi » (p. 11).¹ Il est décisif de comprendre que cette perception existentielle de soi se distingue fondamentalement de toute identité modelée par des influences externes. Légaut attribue la même qualité à d'autres vécus existentiels, tels que l'amour humain, la paternité, la vision de sa propre mort et le pouvoir créateur de l'homme. Pour pénétrer la dimension profonde de ces expériences, il faut toutefois pratiquer un recueillement conscient, la « présence à soi-même » comme il l'appelle.

La confrontation solitaire avec sa propre réalité n'est nullement un isolement, mais se développe au contraire à travers une rencontre personnelle avec le monde concret qui nous entoure. Comme lieu privilégié d'une telle rencontre existentielle, Légaut désigne l'amour entre l'homme et la femme, car il y voit une manifestation originale des profondeurs humaines. Or c'est précisément dans l'intimité de cette rencon-

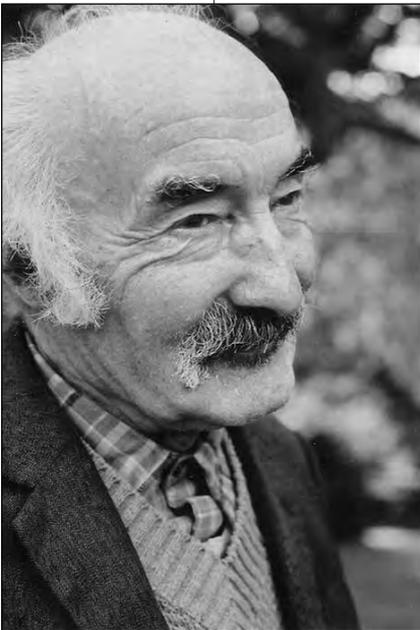
Docteur en mathématiques, devenu agriculteur et berger, Marcel Légaut a développé au siècle passé une réflexion sur la vie qui entre en résonance avec l'« Année de la foi » décrétée par l'Église, qui se conclura le 24 novembre. Sa pensée adopte une perspective rigoureusement existentielle, en même temps qu'elle adhère étroitement à l'essence même de la foi chrétienne.

1 • Cet article s'appuie sur **Marcel Légaut**, *L'homme à la recherche de son humanité*, Paris, Aubier 1971, 284 p. Les citations sont suivies du numéro des pages correspondantes.

tre que se manifeste la diversité irrémédiable et la distance entre les êtres. Avec pour conséquence que tout humain, surtout dans des périodes de crise, est renvoyé au fin fond de sa solitude, qu'il s'agit d'accepter sans refoulement. « Cette lucidité - écrit Légaut - exige plus que de la bonne volonté : de l'intelligence et une sincérité courageuse. Pour subsister à la lumière brutale de ses révélations et pour les approfondir sans réserve, elle a besoin de la foi conjugale » (p. 47).

Dans la perspective existentielle qui sous-tend la réflexion de Marcel Légaut sur l'humain, l'expérience de la paternité - physique d'abord, mais bientôt aussi spirituelle - occupe une place importante. (Il serait nécessaire aujourd'hui de compléter sa vision toute masculine par une perspective féminine.) Pour exprimer la proximité incomparable dans la relation père-fils - en même temps que s'accroît leur diversité - il se sert de l'expression « foi paternelle ».

Marcel Légaut



Voici ce qu'il en dit : « Par son fils, il (le père) se reçoit lui-même, comme il ne saurait le faire par ses propres moyens. Il s'atteint dans sa profondeur. Il donne signification à son existence. Ainsi se manifeste, inséparablement solidaires et liées à ses croissances dans l'humain, la foi que le père a en lui-même et celle qu'il porte à son fils » (p. 60). Cette expérience profonde dépasse de loin la relation physiologique et n'est d'ailleurs nullement garantie. Dans la mesure où elle est présente, elle se manifeste, comme la paternité purement spirituelle, au-delà même du seuil de la mort sous forme de « paternité d'appel ».

S'approprier sa mort

La mort n'est pas pour Marcel Légaut l'irruption d'un événement extérieur qui mettrait fin arbitrairement à la vie humaine, mais plutôt un événement existentiel. C'est en quelque sorte le point de fuite des expériences existentielles que sont l'amour et la paternité, enracinées à leur tour dans l'expérience-clef de la conscience de soi. Comprendre intimement sa propre mort n'est donc possible que grâce à un recueillement lucide. Car même une personne pour qui la mort ne débouche pas sur le néant n'entreteindra pas nécessairement de relation positive avec celle-ci. Une telle relation ne peut naître que de sa propre vie, dans la mesure où son existence devient présence à soi-même.

Légaut écrit : « (L'homme) comprend la nécessité non pas biologique mais spirituelle (de sa mort) d'autant mieux que, saisissant le sens profond de son existence, il découvre que celle-ci exige de lui pour s'accomplir une dépossession de soi toujours plus totale. Dépossession et intelligence de "sa mort" gran-

dissent ensemble. Elles s'aident à s'établir en lui. Sa mort est ainsi pour lui plus que la mort. Nul autre ne saurait mourir de cette mort. Elle est sa mort ; elle lui est essentielle » (p. 83).

Or, selon Légaut, il en va de même pour l'expérience de Dieu. « C'est à travers soi, écrit-il, que le croyant atteint Dieu. C'est aussi seulement à partir de son fond propre qu'il peut entrevoir et exprimer ce qui lui est accessible de Dieu » (p. 161). Remarquons qu'il n'est pas question ici de *l'homme*, mais du *croyant*. Entre ces deux notions, il y a pour Légaut le seuil d'une décision existentielle, qui seule est susceptible de surmonter la distance impropre d'un discours purement objectif sur Dieu.

C'est une distinction importante, dont on ne saurait surestimer la portée. Marcel Légaut distingue entre la foi en Dieu et une croyance idéologique en Dieu. Au sujet de cette dernière, il dit : « L'homme donne sens à ses jours en adhérant plus ou moins explicitement, suivant sa vigueur intellectuelle, à un système de pensée qui attribue signification et valeur à l'ensemble dont il est consciemment membre. Nous appelons ce système de pensée, quel qu'il soit, une idéologie » (p. 127).

Marcel Légaut ne méconnaît point l'importance initiale de la foi idéologique. Elle peut assurer un bon départ dans la vie spirituelle et même être longtemps indispensable. Mais l'expérience de la vie et les crises doivent y substituer la confrontation immédiate de l'homme avec soi : « Abstraction faite de toute idéologie, pour vraiment découvrir la nature et la portée de l'interrogation que lui pose sa propre réalité... il doit se confronter avec soi dans sa solitude essentielle. »

L'approche de la mort impose à l'homme, selon Légaut, une dernière et incontournable confrontation avec lui-

même et une dernière décision. Dans un langage quelque peu raboteux, il postule pour cette épreuve décisive de sa mission authentique, la présence d'un maître ultime : « Pour que l'homme franchisse sans perdre cœur les ultimes frontières de l'humain quand il approche de l'échec à la dimension de la grandeur spirituelle de sa mission, il est nécessaire qu'il porte la présence, atteinte par la foi, d'un être qui ait lui-même connu cet échec, qui s'y soit heurté avec une violence proportionnée à son extrême puissance, qui ait cependant franchi victorieusement ce seuil surhumain, après avoir porté jusqu'à la fin, dans sa foi, sa mission, malgré une faillite dont tout confirmait le caractère radical » (p. 279).

Depuis vingt siècles, les disciples de Jésus de Nazareth voient en lui l'accompagneur nécessaire et le maître ultime. Toutefois, il ne suffit pas qu'ils l'imitent extérieurement et suivent à la lettre son enseignement. Ils doivent plutôt s'efforcer de comprendre l'être et l'action de Jésus à travers leur propre expérience spirituelle. Alors, et alors seulement, ils le découvriront toujours mieux et seront en même temps toujours plus proches de lui. C'est pourquoi Marcel Légaut écrit : « Plus on découvre Jésus en se découvrant soi-même et en se livrant à sa propre mission, plus on comprend la nécessité de son avènement et plus aussi on entrevoit la profondeur du mystère qui joint l'homme à Dieu » (p. 283).

Mutation de l'Eglise

Je terminerai avec trois remarques qui découlent, selon moi, de l'approche existentielle de Marcel Légaut dans la perspective de la théologie et de la pratique pastorale. Tout d'abord, la base

théologie

humaine de la confrontation à soi, telle que l'entend Légaut, est ouverte et accessible à tout humain, sans limites d'affiliation ecclésiastique ou idéologique. Ceci permet un dialogue ouvert avec tous ceux qui sont à la recherche du sens de la vie, quelle que soit leur confession chrétienne ou leur religion, qu'ils se considèrent comme croyants ou non croyants, c'est-à-dire sans relation (explicite) à Dieu. Une telle vue est

conforme à la position du concile Vatican II (*Lumen Gentium* n° 16). Ensuite, Légaut est adepte d'une « christologie d'en bas », aux fondements théologiques solides (p. ex. chez Karl Rahner). Contrairement aux escarpements de la « théologie d'en haut », celle-ci permet à l'homme d'approcher le mystère de l'incarnation dans un monde sécularisé et d'en faire une nourriture existentielle. D'où quelques conséquences importantes pour la diffusion de la foi sous toutes ses formes (catéchisme, liturgie).

Enfin, l'approche de Légaut ouvre de nouvelles perspectives pour une Eglise occidentale résignée et ne tournant qu'autour d'elle-même. Elle exige des changements de direction dans le domaine pastoral. Légaut ne voit plus l'avenir du christianisme dans les foules de fidèles participant à des événements collectifs. La condition indispensable d'une vraie communauté - et partant aussi d'une communauté religieuse - c'est que le groupe permette la rencontre personnelle et stimule chacun de ses membres à atteindre l'authenticité par l'introspection.

Voici comment Marcel Légaut explicite cette vue : « Seule cette communauté humaine face au destin peut donner une assise assez large et solide, fondée suffisamment en la profondeur de l'homme, à la communauté de foi pour que celle-ci soit hissée jusqu'au niveau du mystère de Dieu en Jésus. »²

L'Eglise aura-t-elle le courage d'écouter cette voix prophétique et de franchir le pas vers sa maturation nécessaire ?

B. L.

(traduction : Erwin Bernhard)

www.jesuites.ch

Qui sont les jésuites ? Que font-ils ?
Quelle est leur vision du monde ?
Qu'est-ce que la spiritualité ignatienne ?

Le nouveau site **www.jesuites.ch** permet d'entrer en lien avec les jésuites de Suisse romande. Vous y trouverez toutes les informations les concernant, des chroniques, des articles, des news, ainsi qu'un programme de leurs activités : formations, retraites, voyages, conférences.

Consultable sur tout support numérique.



2 • In *Mutation de l'Eglise et conversion personnelle*, Paris, Aubier 1975, p. 227.

La foi, un regard neuf

L'encyclique *Lumen fidei*

●●● **Stjepan Kusar**, Genève

Théologien, responsable du CEDOFOR¹

Habent sua fata encyclicae - les encycliques ont leur destin. Chaque première encyclique de pape est abordée avec une grande attention. Cela a été le cas pour celles des papes précédents, dont on a commenté le message avec critique.² La chose a été un peu différente pour la première encyclique du pape François, *Lumen fidei*, passée plus inaperçue. C'est qu'au même moment ont été annoncées les canonisations de Jean XXIII et Jean Paul II, auxquelles les médias ont accordé une attention beaucoup plus grande : les personnes sont plus intéressantes que leurs textes.

Benoît XVI avait décidé de parachever sa trilogie, commencée avec *Deus caritas est* (2006) sur la charité et poursuivie avec *Spe salvi* (2007) sur l'espérance, par une encyclique sur la première des trois vertus théologiques : la foi.

Deus caritas est explique que la religion chrétienne n'est pas d'abord affaire de loi, de morale ou de doctrine, mais bien d'amour. Elle contient une belle réhabilitation de l'amour humain, partie intégrante de l'amour de Dieu, dont la portée pratique est la charité envers autrui. *Spe salvi*, pour sa part, montre l'actualité de l'espérance chrétienne. Face à une modernité matérialiste et souvent athée, elle rappelle le fondement de la foi : le don de l'espérance en l'au-delà. Cette espérance libère l'homme, lui permet de s'engager davantage pour les autres et d'agir concrètement pour réaliser ses espoirs dans ce monde, tout en lui donnant la mesure du « possible » et du « bien ».

L'encyclique sur la foi, signée par le pape François, est le fruit d'un travail « à quatre mains » : celles du pape émérite Benoît XVI et celles de François. En assumant le travail de son prédécesseur, François souligne la continuité entre les deux pontificats, là où certains voudraient voir une rupture. Le pape argentin, pasteur des pauvres, marque une continuité sur le fond, si ce n'est sur la forme, avec son prédécesseur le théologien allemand, en reprenant à son compte son travail. L'un comme l'autre se soucient d'un retour essentiel aux données fondamentales

L'encyclique « Lumen fidei » du pape François a été publiée le 5 juillet passé. Dans la continuité avec tout ce que le magistère de l'Eglise a énoncé, elle présente la foi comme existentielle. Ce texte mérite une grande attention pour deux raisons : ce qu'il dit et peut-être encore plus ce qu'il ne dit pas.

1 • Centre de documentation et de formation religieuse. Il s'agit d'une bibliothèque spécialisée, créée par les jésuites de Genève. Elle est ouverte au public. Consultations sur www.cedofor.ch.

2 • En particulier celle de Benoît XVI, présentée comme émanant d'un vieil « inquisiteur », et les premières encycliques de Paul VI (*Ecclesiam suam*, 1964) et de Jean Paul II (*Redemptor hominis*, 1979), abordées avec un esprit attentif aux ouvertures qu'on leur prêtait à l'avance.

de la foi chrétienne, qui doit toujours et partout être approfondie.

En fait, François partage avec Benoît une même conception du ministère pétrinien, inscrit dans la Tradition de l'Église, qui est de « confirmer les frères » dans la foi qu'ils ont reçue comme un don. En dépit des appréhensions que certains des mots et des gestes du pape François ont pu et peuvent susciter, la continuité doctrinale sur l'essentiel de la foi est ici affirmée.

Cette première constatation faite (qui n'a rien de surprenant), certains aspects originaux de l'encyclique *Lumen fidei* peuvent être mis en exergue. Ils sont rarement pris en considération dans la présentation habituelle, officielle et doctrinale de la foi chrétienne.

Ce que dit l'encyclique

Le motif principal de l'encyclique est de « récupérer le caractère particulier de la lumière de la foi qui éclaire toute l'existence de l'homme » (n° 1) parce qu'« elle nous vient du Christ ressuscité ». Elle « naît de la rencontre avec le Dieu vivant qui rend la vie grande et pleine ». La foi illumine tout le parcours de la route de la vie humaine historique. Ici la foi n'est pas définie prioritairement par la doctrine ; elle est qualifiée de « route qui procède du passé » et « qui vient de l'avenir ». Cela se lit dans le premier chapitre, significativement intitulé *Nous avons cru à l'amour*, qui retrace l'histoire de la foi depuis Abraham, la naissance du peuple d'Israël et Moïse, jusqu'à la plénitude en Jésus Christ.

On comprend que la foi est « la réponse à une Parole qui interpelle personnellement, à un Toi qui nous appelle par notre nom ». Ou encore qu'elle « est liée à l'écoute d'un appel, d'une pro-

messe », qu'elle est proposée par un « Dieu capable d'entrer en contact avec l'homme et d'établir une alliance avec lui » (n° 8).

Les exemples bibliques montrent que la foi naît de la rencontre avec le Dieu vivant qui appelle les hommes et leur révèle son amour, un amour qui les précède et sur lequel ils peuvent s'appuyer pour être solides et construire leur vie. Transformés par cet amour, ils reçoivent des yeux nouveaux, les yeux de la foi, qui leur permettent de « regarder du point de vue de Jésus », « celui qui nous explique Dieu ». Le chrétien, qui adopte le regard du Christ, pose sur le réel une attention qui est toujours associée à l'amour qui permet de « voir la réalité avec les yeux de l'autre » (n° 4.56.58).

Ce qui est innovant dans cette présentation de la foi, c'est l'image du cheminement. La foi se découvre en marchant et en regardant la réalité humaine comme Jésus l'a regardée. Elle n'est pas une doctrine figée qu'il faut avaler coûte que coûte, ni un obscurantisme ou une idolâtrie ; elle « n'est pas intransigeante, mais elle grandit dans une cohabitation qui respecte l'autre. Le croyant n'est pas arrogant ; au contraire, la vérité le rend humble, sachant que ce n'est pas lui qui la possède, mais c'est elle qui l'embrasse et le possède. Loin de le raidir, la sécurité de la foi le met en route et rend possible le témoignage et le dialogue avec tous » (n° 34). La fidélité n'est pas intransigeance.

Ainsi le pape rappelle que « plus le chrétien s'immerge dans la lumière du Christ, plus il est capable d'accompagner la route de tout homme vers Dieu » (n° 35). Ce qui pourrait donner d'intéressantes perspectives par rapport à tous ceux qui cherchent Dieu, même en dehors du christianisme...

Le critère de l'amour

Où sont donc passés la doctrine et les dogmes ? Cette optique nouvelle permet de les comprendre comme des bornes ou des poteaux sur la route de la foi, indiquant les points critiques. La doctrine se présente comme un des éléments qui structurent la transmission de la foi dans la catéchèse. Elle inclut la Confession de la foi, la célébration des Sacrements, le chemin du Décalogue et la prière.

En citant dans ce contexte le *Catéchisme de l'Église catholique*, le pape le resitue comme élément servant à structurer la transmission de la foi - « ce qui est une manière élégante de rappeler qu'on ne peut pas idolâtrer le *Catéchisme*. Celui-ci est ainsi intégré dans un puissant mouvement expérimental qui unit foi, espérance et charité ». ³ Ou pour le dire autrement, le message évangélique ouvre des horizons tout à fait inattendus, qui méritent d'être scrutés et expérimentés.

Même si le pape propose une vision de la Vérité du Christ en tant que *totalité* (dans le deuxième chapitre qui articule la relation entre foi, vérité et raison), la lumière de la foi n'y est pas pour autant ternie par un quelconque totalitarisme, car elle est « informée » par l'amour. En quelque sorte, l'amour est son correctif ; il empêche de comprendre et de vivre la foi comme une idéologie. Il s'ensuit qu'« il n'y a aucune expérience humaine, aucun itinéraire de l'homme vers Dieu, qui ne puisse être accueilli, éclairé et purifié par cette lumière » de la foi (n° 35).

Le troisième chapitre situe la foi dans le contexte de l'Église, « mère de notre

foi ». Il reprend le rôle des sacrements, notamment le baptême et l'eucharistie, et insiste sur la prière et sur le « don de la succession apostolique » qui « assure la continuité de la mémoire de l'Église » et « permet d'atteindre avec certitude la source pure d'où surgit la foi » (n° 40).

Le chapitre conclusif éclaire la relation entre foi et bien commun : la foi n'éloigne pas du monde, elle se fait humble et modeste. C'est ainsi qu'elle peut être mieux comprise comme une « lumière pour la vie en société » et aider au discernement en faveur de la « justice, du droit et de la paix ». La dignité unique de chaque personne est soulignée, comme un souci de « revenir à la vraie racine de la fraternité » et de considérer la « création comme un don dont nous sommes tous débiteurs » (nos 50-54). Les chrétiens doivent en être les premiers convaincus. En vue de cet objectif, il leur faut poursuivre leur approfondissement de la foi, en communauté et individuellement. Il en sortira un témoignage en faveur de la foi comme un bien pour tous, un bien effectivement commun.

Ce que l'encyclique ne dit pas

Se pose au final la question de la médiation de la foi par l'Église, face à une mentalité contemporaine marquée par le processus d'individualisation, c'est-à-dire par une recherche d'autonomie croissante et par un désir des personnes de disposer consciemment d'elles-mêmes, dans leurs décisions et leurs actes. L'encyclique n'en dit rien, sinon qu'elle déplore « une conception individualiste et limitée de la connaissance », qui « ne peut pas comprendre le sens de la médiation - cette capacité

3 • Christophe Theobald, *La Croix*, 8 juillet 2013.

à participer à la vision de l'autre, ce savoir partagé qui est le savoir propre de l'amour » (n° 14). Les tensions que les croyants modernes ressentent face à ce sujet mériteraient une réflexion plus approfondie...

Pour l'encyclique, le monde actuel est un monde en crise ; il marche avec ses petites lumières parce qu'il a renoncé à la grande lumière de la foi. Pire, il a renoncé à la recherche de la vérité (n° 3). Car les petites lumières émanant de toutes nos connaissances ne sont pas capables d'illuminer l'avenir, même si elles permettent de faire quelques provisions en vue du futur que l'homme moderne désire bâtir. Il est illusoire de croire que l'homme pourra se trouver lui-même s'il se tient éloigné de Dieu, s'il refuse de reconnaître que Dieu le précède et lui a donné la vie.

Ce discours sur la modernité ne suffit plus aujourd'hui à rendre plausible le don de la foi. Il s'agit de déceler les lieux où la foi pourrait s'enraciner. Les rappels des « classiques » de la foi (les Pères de l'Eglise, les mystiques et les saints) ne suffisent plus. Il est nécessaire d'entrer en dialogue permanent avec la littérature, la philosophie, l'art et la science, pour déceler ces lieux insoupçonnés, invisibles et cachés, où la semence de la Parole et de la foi pourront se poser et porter des fruits.

Une telle réflexion me semble nécessaire dans une encyclique actuelle sur la foi, si on désire que le message soit écouté, compris ou, dans le meilleur des cas, accepté. C'est même incontournable, parce que la mentalité moderne, qui est signifiée par la difficulté de croire, est l'horizon même de la foi. Il n'y en a pas d'autre !

L'Eglise doit relever le défi en prenant en considération les doutes, les critiques, les difficultés et les refus de ses contemporains, autrement ceux-ci ne

parviendront pas à « regarder du point de vue de Jésus, avec ses yeux », et à participer « à sa façon de voir » (n° 18). Pour porter la lumière de la foi dans les consciences de nos contemporains non croyants, demi-croyants et croyants, il faut des innovations courageuses et une nouvelle créativité qui prennent en considération les processus sociétaux, culturels et religieux, qui transforment en profondeur nos sociétés et marquent les consciences, y compris celles des chrétiens. Certes, l'encyclique ne condamne personne et ses remarques critiques sont pertinentes, mais il lui manque une réflexion positive, capable de montrer comment la lumière de la foi peut se situer à l'intérieur même de la modernité, sous ses conditions, pour l'ouvrir vers la transcendance de Dieu.

Retrouver Vatican II

C'est ce qu'a fait le concile Vatican II. L'encyclique le reconnaît de façon très précise : le Concile « a fait briller la foi à l'intérieur de l'expérience humaine, en parcourant ainsi les routes de l'homme aujourd'hui » (n° 6). Cette reconnaissance indique-t-elle que l'auteur de l'encyclique, le pape François, est conscient de cette problématique ? On n'en doute pas, parce que ses gestes et ses paroles laissent entendre qu'il va poursuivre cette route difficile. Espérons que cela donnera à ses plus proches collaborateurs, ainsi qu'à tous ceux qui sont touchés par la lumière de la foi, le courage et la perspicacité nécessaires pour poursuivre la route ouverte, il y a déjà plus de 50 ans, par Vatican II.

St. K.

Des liaisons dangereuses

Technologies et politique

●●● **René Longet**, Onex (GE)
Expert en développement durable

Quels sont les effets sur l'interaction sociale des nouvelles technologies de l'information (NTIC) qui, au demeurant, ne sont plus si nouvelles que ça ? La génération qui arrive à l'âge des responsabilités professionnelles et sociales est « née avec ». On parle d'ailleurs des *Digital natives*. Pour ceux-ci, travailler sur un écran, avoir ses propres documents et références, y compris visuelles et musicales, dans une série de petites boîtes, et parvenir à les utiliser au mieux est un acquis quasi naturel. Le fossé informatique est certes géographique (quoi que... on trouve maintenant plus de téléphones portables en Afrique que de raccordements à l'eau potable) mais aussi générationnel. Les plus-values des NTIC sont évidentes : elles sont bon marché, efficaces, pratiques et conviviales ; elles permettent d'avoir un accès incomparablement plus aisé qu'auparavant à toute information désirée et de donner un avis en retour, et même de le communiquer largement ; enfin, elles sont particulièrement propices à une insertion des jeunes dans l'espace sociétal, ce qui est important, notamment pour les pays du Sud marqués par une prédominance de la population jeune. Il en découle une importance particulière de leur impact social. Naguère,

n'importe quel producteur de message (d'ordre culturel ou politique, mais aussi commercial, touristique, etc.) devait imaginer un graphisme, chercher un imprimeur, diffuser par voie postale ou directe des quantités conséquentes de publications... avec la dépense de temps et d'argent que ces opérations représentaient. Aujourd'hui, une série de clics, et c'est parti. Il est clair que pour les personnes engagées socialement, culturellement ou politiquement, en particulier dans les pays du Sud, c'est une grande facilitation.

Un autre aspect positif, largement commenté par les médias, est la transparence politique que les nouvelles technologies de l'information induisent. L'interconnexion du réseau, que les gouvernements autoritaires, de la Chine à l'Iran, essaient aussi régulièrement que vainement de contrôler et d'empêcher, fait que plus rien de ce qui se passe dans le monde ne saurait rester caché. La répression massive en juin 2009 des protestations contre la fraude aux élections iraniennes a fait en un instant le tour du monde.

Voilà pour les bénéfiques. Mais cette immédiateté même de l'information, assortie du caractère hyper-individualiste du monde informatique, pose à son tour des problèmes. Les commu-

Les modes de communication et de perception de la chose publique ont changé ces dernières décennies. Déjà la radio, puis la TV avaient puissamment modifié les impacts et les modalités du discours politique. C'est au tour des « nouvelles technologies de l'information » de transformer les conditions du débat politique.

nautés virtuelles s'agrègent et se désagrègent à volonté, l'anonymat sur le net rend les contacts à la fois éphémères, fuyants et peu responsables. On zappe, on attrape un bout ici et là, on colle tout ça et on expédie au loin. Très vite fait. Mais quasiment irrécupérable. Comment corriger un message erroné, une photo déplacée, malveillante, tronquée, voire truquée ? Déjà, une caméra choisit son champ de vision : ce qui est en-dehors reste occulté. Avec l'informatique en sus, l'image produite est immédiatement mondialisée ; le monde s'en empare, elle s'incruste dans les consciences. Si la perspective est fautive, c'est donc une image fautive qui faussera les consciences. A la rapidité du clic répond la longue durée de son effet...

Le Parti pirate

Cette évolution des NTIC a un fort impact sur la politique, qui d'ailleurs l'a bien prise en compte. Plus aucune organisation ne se passe d'un site Internet. Une bonne partie des actes administratifs peuvent se faire en ligne. On peut même voter par Internet, et les NTIC soutiennent clairement les processus participatifs. Mais peut-on imaginer une démocratie en temps réel, où tout le monde interagirait en direct avec tout le monde ?

Ce rêve de la *Landsgemeinde* permanente a été un peu celui du Parti pirate allemand. Son projet de *liquid democracy*¹ s'est vite écroulé sous les coups de butoir de l'abondance des messages, de leur qualité très disparate, de l'impossibilité de tout prendre en compte en simultané. Insultes et approximations ont déferlé sur le net, sur fond d'absence de valeurs communes,

et ont complètement discrédité cette tentative. De liquide, la démocratie s'est liquéfiée et le parti (auto-)liquidé... Car un parti politique ne peut se contenter de singer les comportements de la société, il doit les structurer. Rassembler des internautes sans programme, sans projet ni vision pour le monde, c'est organiser la cacophonie. D'autant plus que l'anonymat permet tous les défoulements. On peut remercier le Parti pirate de nous l'avoir rappelé !

La technique ne peut se rendre utile que si les humains ont préalablement une idée claire de ce qu'ils veulent en faire, et un parti dont le programme serait la fluidité complète des opinions et le zapping érigé en règle est une contradiction dans les termes. Car tout parti se concentre autour d'objectifs, ce qui permet aux citoyennes et citoyens de marquer leurs préférences et de savoir en gros quelles sont les solutions que leurs élu-e-s vont développer. Les partis sont d'autant plus nécessaires que tout est devenu fluide. Le choix est libre, la compétition ouverte, les idéologies sont mortes, mais les problèmes demeurent. Ils sont même devenus bien plus complexes, car interconnectés. Que l'on pense aux enjeux du climat mondial ou des migrations, ou aux conséquences de la globalisation économique !

On ne saurait pour autant regretter l'époque où des blocs quasi identitaires s'affrontaient. Selon de quel quartier, de quelle famille on venait, on savait pour qui voter. On avait son opinion faite, communiste, nationaliste, libérale, catholique, protestante, athée, républi-

1 • Idée selon laquelle chacun peut décider de s'engager dans une action, sans nécessairement adhérer à l'ensemble de la ligne politique du parti. (n.d.l.r.)

caine, monarchiste... et le monde était facile à commenter - tant pis pour la complexité du réel.

L'image en premier

Aujourd'hui, cette notion de collectivité et de cohérence s'estompe. On juge à son seul avantage, sur la base de sa seule impression, fût-elle fugitive. L'informatique est à la fois un multiplicateur de cette attitude et son reflet.

L'individualisme progresse sur fond d'incompréhension de la structure sociale et c'est *le tout et tout de suite*, les *n'y a qu'à* et le *NIMBY* (*not in my backyard* = pas chez moi)... Le citoyen moderne, sautillant d'une image à l'autre, centré sur sa situation personnelle, oscillant sans prendre garde entre le global et le local, a souvent oublié comment fonctionnait le lien social. La société de consommation a passé par là, a nivelé à sa moulinette le politique, devenu objet de consommation, de distraction, d'indignations, fugaces généralement, contradictoires souvent.

Face à un public devenu de plus en plus zappeur, y compris dans ses valeurs, la compétition change de nature, devient plus imprévisible. On est passé des certitudes corsetées au relativisme au quotidien. Le détenteur du pouvoir joue plus serré. L'individualisation et la politique spectacle, une illusion de proximité, contribuent à ce que ces enjeux ne soient plus ni admis ni compris dans leur complexité.

Il en résulte que la perception même des détenteurs du pouvoir dépend de plus en plus de leur mise en images. Certes, rien de nouveau sous le soleil, les monarchies d'autrefois savaient aussi se mettre en scène, mais aujourd'hui le public croit de moins en moins aux discours. Ce sont les personnalités

qui retiennent son attention, à travers les traits de caractère ou les comportements les plus privés. Pas assez humain-e, tel-le rebute ; trop humain-e, et il-elle déçoit. Les paparazzi font plus pour créer l'image de certains dirigeants que leurs projets ! Il faut dire que les politiques le veulent bien, comme l'illustre avec grand savoir-faire la famille royale britannique.

Les gens de pouvoir ne peuvent donc plus éviter d'être jugés sur leur image et sur leur réalité humaine. D'autant plus lorsque leurs discours sont difficilement audibles ou en manque de contenu alors que les circonstances en réclament (un bon exemple de cette atonie est donné actuellement par François Hollande qui n'a pas compris que l'explication et la mobilisation par le verbe fait partie intégrante de sa fonction). La forme prend d'autant plus le dessus que le fond se révèle faible...

politique

Site officiel de l'Élysée

The screenshot shows the official website of the Élysée. At the top, there is a navigation bar with links for 'Chronologie', 'ÉLYSÉE PRÉSIDENCE DE LA RÉPUBLIQUE', 'Écrire au Président', 'La Présidence', and 'Espace presse'. Below this is a calendar for October 2013. The calendar shows events for the 19th, 21st, and 23rd of the month. On the 19th, there is an event titled 'Entretien avec Mme Dominique BERTINOTTI, ministre'. On the 21st, 'Entretien avec M. Janos ADER, président de la'. On the 23rd, 'Entretien avec M. Jean MOUZAT, président national de'. Below the calendar, there is a large image of President François Hollande. Underneath the image is the title 'Déclaration du président de la République au sujet de Leonarda Dibrani' and the date 'Publié le 19 Octobre 2013'. To the right of the main image is a smaller image with the title 'La semaine du président du 14 au 20 octobre 2013' and the date 'Publié le 18 Octobre 2013'. Below this smaller image is a short text: 'Déplacements en France et à l'international, réunions de travail, Conseil des ministres, actualités présidentielles... Retrouvez les moments forts de la semaine du Président de la République.'

Revaloriser le politique

Face à ces comportements sociétaux, il nous faut maintenir une colonne vertébrale structurante et réaffirmer le caractère essentiel pour la vie sociale du champ politique, qui a paru sombrer sous les apparences du consumérisme facile.

On l'a vu, le côté le plus pervers du monde dit virtuel est certainement l'instan-tanéité. Il serait éminemment dévastateur de réduire le politique à ce qu'on en voit, à ce qui en est montré : plus les politiques alimentent la presse people de leurs faits et gestes privés pour se faire connaître et s'imprimer dans les consciences, plus ils alimentent en réalité leur propre perte. Il leur appartient de réfléchir avant de cliquer, de prendre du temps, d'interroger avant d'affirmer. Et de faire comprendre aux autres à quoi sert la sphère politique : à développer une capacité à gérer les faits de société en fonction de valeurs, de choix, de débats et selon les règles de la démocratie et de l'Etat de droit.

La politique est indispensable. Son dénigrement renforce le désarroi et le sentiment d'impuissance. Ses imperfections doivent être corrigées dans son champ même par des règles de transparence, des obligations de compte-rendu, des exigences fortes à l'égard des élus, des personnalités qui ont un vrai dessein et des projets pour leur communauté, des limites de revenu et de mandat, des moyens autorisés pour les campagnes et par des éléments de démocratie directe et participative...

Le défi s'adresse donc bien à la fois au citoyen et à ses élus. On ne pourra pas corriger les effets négatifs de la réactivité en temps réel et le chassé-croisé du spectacle permanent que suggèrent les NTIC si on ne corrige pas à la source même les attitudes qui les génèrent.

On commence à peine à débattre du bon usage de l'informatique. Revendiquer une « police de la circulation » sur le net reste encore perçu comme de la censure. Mais aucune liberté ne peut être absolue, il y a toujours un équilibre entre droits et devoirs à construire. Tout comme on doit constater que sur le plan écologique, de la consommation d'énergie et des ressources (métaux rares, pollution lors de la production et de la déconstruction, souvent très mal maîtrisée), l'impact de ces technologies présentées comme virtuelles est lui aussi bien réel !

Des réponses

Parmi les réponses à donner, il y a une prise de conscience que tout consommateur est aussi citoyen, comme la notion émergente de *consomma'cteur* le dit bien. Ensuite, une attention plus grande lors des parcours de formation aux enjeux éthiques collectifs, à la perspective historique, à la communauté de destin humain (sur ce plan, des sites comme Awaaz ou d'autres montrent la capacité de mobiliser pour des causes « humaniterres » dès lors qu'on interpelle les internautes en tant que membres de la grande chaîne humaine). Enfin, une valorisation de la notion de complexité, de systémique, ce paradigme fondamental sur lequel on ne peut faire l'impasse si on veut agir intelligemment sur la Terre (dans ce sens, la formidable ressource documentaire que représente Internet est une grande chance, pour peu qu'on sache ce qu'on y cherche). Et précisément, pour tout cela, paradoxe supplémentaire, l'informatique peut se révéler particulièrement utile !

R. L.

Les psychologues de Guantánamo

Instrumentalisation de l'éthique de la santé

●●● **Nicolas Margot**, Yungay, Pérou
Théologien, bioéthicien

Zero Dark Thirty raconte la longue traque du célèbre Ben Laden et sa capture par un commando dans sa cache au Pakistan. Ce film de Kathryn Bigelow et son message « la fin justifie les moyens » m'ont laissé un mauvais goût, même si je n'ai aucune sympathie pour le mouvement Al Qaïda. Les tortures utilisées par les services de renseignements y apparaissent comme « acceptables » dans un contexte de guerre sale ; en une heure et demie, la conception de notre société de droit basé sur le respect de la dignité de la personne est gommée. Le film n'aborde d'ailleurs aucune question éthique.

De nombreuses voix s'élèvent, heureusement, contre ces procédés. Ainsi d'une revue spécialisée en éthique et santé mentale, dans laquelle une évaluation de la participation de psychologues lors d'interrogatoires sur la base navale de Guantánamo a été publiée sous le titre *Psychologues à la baie de Guantánamo : peut-on justifier leurs violations éthiques ?*² L'article donne un panorama du rôle des psychologues engagés à Guantánamo, des violations éthiques commises par eux au nom de la sécurité nationale et la réponse donnée par l'Association américaine de psychologie (APA).

Comportementalistes de la torture

Depuis 2002, le gouvernement étasunien maintient en détention des personnes suspectées d'être des terroristes dans le camp militaire de Guantánamo, une baie au sud de Cuba. Dès le départ, des équipes de psychologues, de psychiatres et de médecins conseillers furent intégrées dans les *Procédures d'interrogatoires améliorés* (PIAs), éléments-clés d'un projet d'*Equipes conseils en sciences du comportement*.³

Le 16 novembre 2008, le président américain Obama confirmait son intention de fermer le camp de Guantánamo : c'est toujours un vœu pieux. Pour rappel, des médecins et des psychologues ont été intégrés aux équipes du centre de détention dès son ouverture, pour seconder les militaires dans leurs techniques d'interrogatoires. Comment des personnes dont le premier devoir est de veiller à la santé d'autrui, ont-elles pu se laisser instrumentaliser au point de superviser des tortures ?¹

- 1 • L'auteur de cet article a publié un premier papier sur cette question dans le *Los Andes*, Puno-Juliacca (Pérou), 12.04.13.
- 2 • **Ashley J. Malin**, « Psychologists at Guantanamo Bay. Can their Ethical Violations be justified ? » in *Journal of Ethics in Mental Health* n° 7 (décembre 2012). L'article s'appuie sur de nombreux documents officiels de commissions de l'armée en lien avec le Sénat des Etats-Unis. Cf. **United States Senate, Committee on Armed Services, The Inquiry into the Treatment of Detainees in U.S. Custody : Report of the Committee on Armed Services**, 2008.
- 3 • La Behavioral Science Consultation Team (connue sous le nom de *Biscuit*) a contribué au perfectionnement des techniques de torture. L'association a été dénoncée par le CICR en 2004 déjà (cf. *New York Times*, 30.11.2004). (n.d.l.r.)

Leur tâche principale consistait dans le suivi des dossiers des détenus, dans le but de construire leurs profils de personnalité et de donner des recommandations pour les stratégies d'interrogatoires. Les responsables de la société américaine faitière des psychologues (APA) ont néanmoins prétendu que cette participation avait pour but de garantir la sécurité et le respect humain lors des interrogatoires, mais dix ans d'expérience ont démontré que tel n'a pas été le cas.

Des psychologues ont étudié les archives médicales des détenus afin d'exploiter leur vulnérabilité émotionnelle et physique, de faciliter leur dépendance et leur soumission et de renforcer ainsi les PIAs. Dès leur arrivée à Guantánamo, les psychologues ont été initiés aux techniques de résistance à la torture - destinées aux soldats tombés en mains ennemies (programme SERE) - mais avec un objectif inversé : celui d'exploiter les faiblesses émotionnelles et psychologiques des prisonniers pour les faire craquer, par l'usage de positions stressantes, de simulations de noyade, de privations sensorielles et de sommeil, d'expositions au froid extrême, d'isolements de longue durée, de nudité forcée, d'humiliations sexuelles, etc.

Ainsi des psychologues ont participé activement à catégoriser les types de tortures et ont supervisé, par exemple, le stress provoqué par un chien aboyant durant un interrogatoire. Il a été admis que certains ont assisté à des pratiques offensantes, ressenties comme très humiliantes dans certaines cultures, comme, pour les hommes, d'être revêtus de dessous féminins et maquillés de rouge à lèvres. Un procès en justice, appuyé par des psychologues résistants de l'APA, relate le cas d'un adolescent soumis, sous la supervision

d'un psychologue, à des abus émotionnels, à des privations de sommeil et à l'isolement.

Violations éthiques

Les deux principes phares de l'éthique biomédicale contemporaine sont le bienfait et le respect de l'autonomie du patient (libre consentement). Les psychologues de Guantánamo ont transgressé ces deux principes. Le code de déontologie de l'APA a même été modifié dès 2003, de manière à ouvrir la voie à la participation à des actes de torture. Son article 1.01 stipule : « Si les responsabilités des psychologues entrent en conflit avec la loi, avec les règlements de l'autorité gouvernementale, les psychologues font connaître leur respect du Code éthique et prennent des mesures pour résoudre le conflit. Si le conflit ne peut se résoudre de cette manière, les psychologues peuvent s'accommoder des demandes de la loi, des règles ou autre autorité du gouvernement légal. »⁴ La seconde phrase laisse toute liberté d'obéissance aux ordres. En d'autres termes, tout ce que nous avons appris de Nuremberg après la barbarie nazie tombe à l'eau.

L'APA a poussé l'hypocrisie jusqu'à prétendre officiellement que la participation des psychologues aux interrogatoires de Guantánamo permet de garantir l'éthique et la sécurité, alors que des preuves d'au moins trois violations à leur propre Code éthique ont été révélées. En outre, l'APA n'a jamais rendu de rapport sur les violations éthiques commises (ou du moins d'exposition des cas de conflit). Or il est évident qu'aucun « consentement » n'a été don-

4 • Cité par **Ashley L. Malin**, op. cit., p. 2.

né par les détenus interrogés pour être traités comme ils l'ont été. En plus de ces entorses à la bonne conduite professionnelle, on peut mentionner des violations de trois Conventions internationales : la Convention contre la torture (ONU, 1984) ; l'article 3 des Conventions de Genève (1949) ; la Convention des droits de l'enfant (ONU, 1989). Difficile d'apprécier ici la fonction protectrice des psychologues engagés à Guantánamo...

Si tous ces cas de violation éthique sont connus, c'est grâce à des membres résistants de l'APA. Ce groupe de psychologues responsables socialement avait réclamé, en 2006 déjà, la fermeture de ces centres de détention et demandé l'exclusion des membres de l'APA ayant participé à des actes inhumains. Deux requêtes furent présentées en justice sur des cas de graves négligences, mais elles ont été rejetées et n'y a eu aucune action officielle de l'APA contre les psychologues impliqués.⁵

On peut aussi difficilement passer sous silence l'aspect pécuniaire de l'affaire, quand on sait que l'APA a reçu pour la seule année 2008, la somme de 36 millions de dollars américains directement du Département de la défense.⁶

Entre 2008 et 2010, il y a bien eu diverses tentatives de modification du Code éthique de l'APA pour renforcer sa non participation à de telles activités, mais elles sont restées sans effets. Au nom de la sécurité nationale, le Code laisse toujours le champ libre au laxisme d'interprétation.

La fin justifie les moyens

Connaissant les conditions inhumaines appliquées dans le centre de Guantánamo et sachant que des psychologues continuent d'y œuvrer, la question se pose : peut-on justifier cette participation au nom de la sécurité nationale, au détriment des principes de base de l'éthique ? Tel semble être l'avis de ce psychologue impliqué, ex-membre des forces navales : « C'est l'Amérique qui est mon client. Je prends soin des Américains. Je n'ai aucune empathie pour l'ennemi et je ne sens pas que je devrais prendre soin de ses nécessités en relation avec sa santé mentale. »⁷

Au-delà des arguments de principe, on peut se demander si la participation de psychologues aux interrogatoires PIAs a permis d'arracher aux prisonniers des informations-clefs servant à sauver des vies. Des sources officielles issues de rapports de commissions du Sénat américain, basés sur des documents de la CIA, concluent que davantage de fausses informations que de crédibles furent extraites sous la torture...

En outre, des rapports du Département de la défense étasunien énoncent que seuls 8 % de la population de Guantánamo sont considérés comme membres actifs du noyau d'Al Qaïda et, récemment, 150 cas se sont révélés exempts d'une quelconque participation à une cellule terroriste.⁸ Mais combien de temps ont-ils passé là-bas, tor-

-
- 5 • Par contre, et à la différence de l'APA, deux autres associations professionnelles médicales, l'American Medical Association et l'American Psychiatric Association, ont interdit à leurs membres de travailler dans des lieux de détention où le respect des droits de l'homme n'est pas garanti, ce qui inclut Guantánamo. (n.d.l.r.)
 - 6 • **Tori DeAngeli**, « Report calls on military to double social, behavioral sciences funding », in *Monitor on Psychology*, vol. 36,1, 2008, p.16.
 - 7 • Lefever, 2009, cité par **Ashley L. Malin**, op. cit., p. 3.
 - 8 • In *Wikileaks*, informations publiées par **Hope, Winnett, Watt and Blake** dans le *Daily Telegraph*, 25.4.2001, www.telegraph.co.uk.

turés de surcroît ? La bulle du secret sur Guantánamo n'a pas été levée pour autant, et le président Obama s'est révélé incapable de faire la lumière sur ce camp de détention et de remplir sa promesse de fermeture.

Encore plus préoccupant : la participation des psychologues n'a pas servi uniquement à des fins de sécurité nationale, mais aussi à collecter des informations sur les effets des PIAs et à évaluer, en cas d'application de tortures multiples, s'il était préférable d'implanter ces techniques en mode séquentiel ou en mode simultané. Par exemple, mesurer les effets de la privation de sommeil accompagnée d'autres méthodes de torture, pour en optimiser son usage. Ces études furent reconnues officiellement par une commission du Sénat américain comme partie intégrante du travail des PIAs.

Evaluation morale

Difficile ici de ne pas faire appel au « vieux » Kant. C'est sa pensée qui a mis la personne au centre de la (bio)éthique moderne et qui a constitué les bases de la société de droit moderne, prélude aux Droits de l'homme. Sa maxime « agis de telle manière que tu te lies avec l'humanité, tant en ta personne comme en celle d'autrui, toujours comme une fin et non comme un moyen »⁹ est toujours d'actualité.

L'expérience morale ne consiste pas seulement à appliquer des principes, mais à vivre la tension entre ces principes et la vie réelle (et ses défis constants) guidé par la conscience, cette partie sensible de la subjectivité qui vit de la rencontre avec « l'autre ». Plus l'autre est éloigné de notre espace de préoccupation, plus facilement il devient objet manipulable. Comme me

disait un policier chilien il y a des années, à propos des cas de tortures et de disparitions de personnes sous Pinochet : « Ils étaient des extrémistes, ils l'avaient donc mérité. » L'ennemi ainsi intériorisé, tous les excès sont possibles. Les boucs émissaires sont une récurrence de l'Histoire.

Dans les cas de participation de psychologues aux PAMs, l'étiquette « d'ennemi de l'Etat » permet d'édifier un mur entre l'observateur et l'observé... qui devient un objet. Comme dirait le philosophe Martin Buber, l'autre est réduit à un « cela », et à un « cela », on peut faire tout ce qu'on veut et le justifier au nom de la science ou de la raison d'Etat. Ainsi s'explique l'usage dit nécessaire de la violence étatique, qui permet l'impunité de ceux qui y sont mêlés, la décharge de leur responsabilité individuelle et, en fin de compte, de leur responsabilité éthico-morale.

Il est indigne que des psychologues, consacrés - selon leur premier devoir - à veiller sur la santé des personnes, aient pu se laisser instrumentaliser au point de superviser des tortures ; indigne que les Etats-Unis, qui ont voulu jouer durant tant d'années le rôle de leader de la paix au nom des droits humains, dénonçant par exemple les abus commis dans les camps soviétiques, se soient abaissés à ce niveau. Une très longue grève de la faim menée par une partie des détenus de Guantánamo a eu lieu cette année entre mars et fin septembre. Les prisonniers ont été alimentés de force. Les mêmes psychologues ont-ils supervisé de leurs conseils cette alimentation forcée, dans le but, cette fois peut-être, de calmer leur conscience ?

N. M.

9 • Emmanuel Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Paris, Nathan 2006.

Féminicide

Choisir a publié un long article sur le « féminicide » (Valérie Bory, « Le féminicide entre dans les lois, n° 646, octobre 2013, pp. 19-21). J'en suis doublement navré. Un meurtre, quel qu'il soit, est une chose infiniment triste. Mais qu'est-ce que ce mot, à connotation féministe, va apporter ? Nous avions déjà les crimes crapuleux et les crimes passionnels et les juges peuvent toujours décider de circonstances aggravantes ou atténuantes. Pensez-vous qu'un certain chanteur, ayant frappé dans le passé sa compagne à mort, se dirait maintenant, dans sa fureur : « Attention ! Féminicide ! » Je crois plutôt que ce terme est une nouvelle émanation du post-féminisme et des tenants (tenantes) de la guerre des sexes.

Le premier féminisme, en lutte contre le modèle patriarcal, a atteint heureusement de grands succès : droit à l'éducation comme les garçons, droit de vote, etc. On a l'impression qu'emporté par ses succès, le nouveau féminisme veut aller beaucoup plus loin et beaucoup plus fort. Chaque année, à Genève, nous avons une campagne d'affiches sur les murs de la Ville initiée par Madame la Maire : « Cher(e)s concitoyen(ne)s, vous êtes convié(e)s à une conférence sur le langage épique et espérons que vous serez nombreu(se)(x/s) à y assister. » Nous avons aussi des Femen qui viennent se mettre à poil dans les églises. Et nous luttons contre les jouets sexistes. Et nous avons, hélas, le Genre, mouvement associé au féminisme, qui affirme que le sexe n'est pas toujours bien défini et que chacun peut en changer. Ce phénomène est vrai et respectable mais ne concerne que 1 % ou moins de la population, et on n'arrête pas de nous casser les pieds avec.

J'arrête ici. Avec un peu d'humour, imitant toutes ces communautés qui protestent dès qu'elles se sentent offensées, je dirais volontiers que je me sens « stigmatisé » par le post-féminisme, moi qui ai été un « bon » mari pendant 40 ans (j'ai des témoins !). Heureusement

quelques femmes de qualité ne suivent plus le post-féminisme (cf. Echo Magazine n° 37, 2012). Mme Bory reconnaît très bonnêtement qu'il y a un « infime » pourcentage d'hommes battus et se demande ce qui a bien pu se passer pour que la violence ait ainsi augmenté. Je dirai d'abord que c'est très difficile d'avoir un pourcentage d'hommes battus car cela fait rire et qu'ils se taisent (<http://soshommesbattus.overblog.com>). Ensuite on peut « battre » avec des mots, bien plus durs que les coups. Et depuis des siècles on fustige les « belles-mères », ça ne peut pas être une légende, nous en connaissons ! Quelle explication à cette violence ? La société a bien changé. Les maris et femmes ont laissé place aux compagnes et aux compagnons, la fidélité est une notion dépassée et le divorce a énormément augmenté. Avant, au retour d'école, les enfants trouvaient leur maman. Maintenant beaucoup moins, puisqu'elles travaillent. L'éducation en a probablement pâti. Les enfants dont le papa est au chômage le respectent moins. Et les jeunes au chômage glissent plus facilement vers la délinquance. Il y a de très bonnes raisons objectives à ces changements, mais les faits sont là.

Pourrait-on changer la société ? C'est plus dur que de faire du juridisme... J'ajouterai que des éléments manquent dans le texte de Mme Bory. Les femmes sont naturellement belles, attirantes, ont même du « charme » (cf. Petit Robert), c'est pour ça que l'humanité s'est perpétuée. Les hommes sont jaloux jusqu'à la violence et tous les psys parlent des liens de l'Amour avec la Mort. Alors Othello, Don José (Carmen), Scarpia (Tosca) seront-ils empêchés de tuer la femme de leur passion par l'instauration du féminicide ?

Je terminerai par cette remarque : le journal La Repubblica écrit-il sous influence d'hallucinogènes pour affirmer : « La violence masculine est la première cause de mort pour les femmes » ? Cancer, AVC, il n'y en a plus ? Lapsus extrêmement révélateur !

Vincent Chabaud, Genève

Réponse à M. Chabaud

Merci pour votre long courrier à propos de mon article sur l'avancée juridique de la nouvelle notion de féminicide. L'enjeu est de donner à la justice des moyens spécifiques pour lutter contre la violence faite aux femmes par leurs proches masculins. A ce propos, que pensez-vous du « code de l'honneur » dans certaines régions du monde, et propagé parfois jusque sous nos cieux, qui autorise les mâles de la famille à liquider une jeune fille qui veut se marier contre leur gré ? N'est-ce pas une violence spécifique, « culturelle » faite aux femmes ? Et aux femmes seulement. Certes, c'est sous la pression de milieux, pas seulement féministes, qui agissent pour éradiquer la dramatique situation des femmes battues et des femmes tuées, sans défense, par un agresseur, ex-compagnon ou mari par exemple, que cette avancée se fait. Il existe, institutionnellement, des foyers pour femmes battues dans tous les pays. Ce n'est pas une vue de l'esprit. Ces havres de protection ont fait la preuve de leur nécessité.

On vous sent très remonté contre les initiatives féministes, par ex. de la maire de Genève. C'est bien votre droit. Mais vous mettez dans le même sac les Femen (qui s'apparentent plutôt à l'exhibitionnisme de la Cicciolina - une porno star italienne des années 80 douée pour faire parler d'elle -) et les féministes en général.

A propos des gender studies que vous mentionnez, ou théorie du genre, je vous signale mon article sur ce phénomène idéologique (« Du sexe au genre », in choisir n° 621, septembre 2011, pp. 22-25), glissement sémantique qui amène à un nivellement des sexes et à la prédominance de la théorie qui veut que les rôles masculin et féminin ne soient conditionnés que par la culture et que l'on puisse donc choisir son genre(sexe), au delà de ce que la « nature » nous a fait.

Si l'on croit que le pouvoir de la femme passe par la domination occulte des belles-mères dans les familles, évidemment, cela ne fait pas avancer la réflexion. Il vaut mieux se fier aux faits qu'aux clichés (sexiste en l'occurrence, pardonnez-moi, vous le reconnaissez vous mêmes). L'espace m'aurait manqué pour élargir mon article à l'attirance séculaire des hommes pour les femmes, qui se base sur la séduction réciproque. Quant à la passion et à la jalousie qu'elle suscite souvent, comme vous le dites si bien, dans Othello ou Tosca, on est là dans l'art, dans la légende, où on peut sublimer la violence dans l'amour, et si l'on poignarde sur scène, on ne va pas interdire Carmen pour autant !

A ce propos, puisque vous citez Carmen comme femme soumise à sa passion, notez que pour mettre fin aux supplications de Don José, Carmen lui lance au visage la bague que celui-ci lui avait donnée. Don José, alors fou de passion (de rage ?), la frappe à mort. Mais Carmen reste jusqu'au bout libre. En lançant : « Non, je ne t'aime plus », elle garde la tête haute même si elle sait que cette phrase signe son arrêt de mort, puisque Don José la poignarde illico. Mais dans la vie réelle, qui oserait défendre l'assassinat d'une femme par un mari qu'elle veut quitter ?

Valérie Bory, Lausanne

Minimaliste ou creux ?

●●● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur de films

Envie d'un film sans sexe ni violence, sans choc ni esbroufe ? Allez voir *Ilo Ilo*, du Singapourien Anthony Chen. Pas étonnant qu'au festival de Cannes ce film humble et délibérément simple ait séduit Agnès Varda,¹ qui présidait le jury de la Caméra d'Or, un prix récompensant le meilleur premier film toutes sections confondues.

Ilo Ilo nous introduit dans le quotidien d'une famille de la classe moyenne singapourienne à la fin du siècle dernier. Le père et la mère travaillent dur, mais leurs emplois sont menacés par la crise économique. Jiale, le fils unique de 11 ans, se conduit en gosse insupportable. Dépassés, les parents embauchent une jeune Philippine, Teresa, pour « gérer » leur gamin en leur absence. Le film est la chronique du rapprochement progressif de la domestique et du sauvageon. Ce rapprochement n'a rien de factice, car il est dicté initialement par la nécessité : la nounou dort dans la chambre du garçon, par terre ; et celui-ci a beau faire des histoires, elle ne veut pas de problèmes avec ses patrons, car elle sait son statut précaire (son passeport lui a été confisqué et son renvoi signifierait le retour aux Philippines). La bonne est donc bien obligée d'appriivoiser le diabolin. Mais elle le fait sans hypocrisie. Dès lors, entre le garçon

délaissé et la jeune fille exploitée (qui a dû laisser son propre bébé au pays), des liens se tissent, qui se muent en profonde affection mutuelle, au grand dam de la mère, bientôt jalouse de leur complicité.

De facture classique, *Ilo Ilo* est un film honnête et touchant, à l'intrigue minimaliste et aux personnages non idéalisés. Plusieurs scènes nous font ressentir un pic dramaturgique (maltraitance ? accident grave ?) mais la tension est désamorcée en douceur et se résout finalement en petit incident domestique. Cette dédramatisation systématique (marquée également par l'absence de musique) exclut *Ilo Ilo* du genre mélodramatique. « Beaucoup de films sont accrochés à leur intrigue et à sa construction », dit Anthony Chen. « Pour moi les détails disent autant sur l'humain

Ilo Ilo,
d'Anthony Chen

« *Ilo Ilo* »



1 • La réalisatrice de *Cléo de 7 à 7* (1962) et de *Les glaneurs et la glaneuse* (2000).

nité que de grands événements. C'est comme ça que je vois mon cinéma. » Et d'expliquer la teneur autobiographique de son premier long-métrage : *Ilo Ilo* est le nom d'une province des Philippines d'où venait Teresa, une bonne qui a vécu huit ans au sein de sa famille. « Je me suis rappelé à quel point j'étais triste quand elle est partie. J'ai pleuré, pleuré, pleuré, et c'est une émotion que je trouvais intéressante pour commencer » ... et qui donnera lieu à une scène toute en finesse et retenue, servie par la justesse du jeu des acteurs Koh Jia Ler et Angeli Bayani.

The Way

« Toute la vie chrétienne est comme un pèlerinage vers la maison du Père », écrivait Jean Paul II il y a près de vingt ans.² « Ce pèlerinage concerne la vie intérieure de chaque personne, il implique la communauté croyante et inclut l'humanité entière. »

Dans *The Way - La Route ensemble*, Tom (Martin Sheen), un ophtalmologiste californien, proche de la retraite, apprend que son fils Daniel a été foudroyé dans les Pyrénées alors qu'il entamait le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle. Tom traverse l'Atlantique pour identifier le corps de ce fils unique dont il s'était éloigné. A Saint-Jean-Pied-de-Port, le vieil homme affligé décide d'accomplir le pèlerinage de son fils en portant son sac à dos... et ses cendres dans une boîte.

Sur la route, Tom rencontre Joost (un Hollandais), Sarah (une Canadienne) et Jack (un Irlandais), qui cheminent pour respectivement perdre du poids, arrêter de fumer et retrouver l'inspiration. Au fil de la marche, les quatre pèlerins vont se rapprocher et révéler leurs blessures personnelles, leurs manques.

Sans sexe ni violence, sans choc ni esbroufe... mais malheureusement aussi sans intérêt. La simplicité ici n'est pas un choix esthétique, car *The Way* est dénué d'esthétisme. En dépit d'un argument prometteur, le film se révèle inconsistant et l'on s'ennuie pendant plus de deux heures.

Une réplique donne une idée de l'indigence du propos : alors qu'il marche aux côtés d'un prêtre new yorkais qu'il vient de rencontrer, Tom demande : « Mon Père, est-ce que vous croyez aux miracles ? - Je suis un prêtre, ça fait partie de mon boulot. » Personne ne semble mû par la foi. « Le film montre que chacun doit affronter ses blessures et prendre soin de lui-même », explique Martin Sheen. Dont acte. Cela correspond bien au côté *New Age* des références citées (Paulo Coelho) et de la musique originale (filet de voix « céleste » sur nappes de synthé). La musique est par ailleurs omniprésente, avec des séquences « clipsques » égrenant un chapelet de standards folk-rocks : James Taylor, Nick Drake, Alanis Morissette, Coldplay...

Scénario pataud, personnages fades, mise en scène démonstrative : l'intention principale d'Emilio Estevez se situe probablement hors du cinéma, au plan de la transmission filiale. Inspiré par son fils (qui a rencontré sa femme lors d'un pèlerinage... en voiture), Estevez a dédié *The Way* à son grand-père (originaire d'un village situé à 60 km de Saint-Jacques-de-Compostelle) et y a dirigé son père Martin Sheen (le seul catholique pratiquant de la famille). D'après ce dernier, le nombre de pèlerins américains aurait doublé depuis la sortie du film.

P. B.

2 • Lettre apostolique *A la veille du troisième millénaire*.

The Way,
d'Emilio Estevez

Un péplum en toc

••• **Jean Musy**, Genève
Directeur de « Radio Zones »

Opus One, connu pour ses concerts à l'Arena, propose une « reconstitution spectaculaire », grandeur nature, des chambres funéraires de Toutankhamon et de ses trésors, à Genève. La reprise d'un show pharaonique parti de Zurich en 2008 pour un tour européen et présenté comme la grande aventure de l'archéologie mondiale.

Conçu à l'origine par Semmel Concerts GmbH, une société allemande productrice d'événements, l'exposition se veut « un spectacle sans barrière », qui « plonge le visiteur au centre du tombeau de Toutankhamon ». Sauf que les mille pièces originales ne sont pas ou plus transportables aujourd'hui. D'où l'idée de tout reconstituer aussi scientifiquement que possible et de le faire fabriquer en Egypte. L'opération a pris 5 ans et a coûté plus 5 millions d'Euros. Les 4 millions de spectateurs annoncés depuis sa création n'ont pas fait baisser le prix d'entrée à Genève.¹ Un peu cher pour du toc en stock.

Wolfgang Wettengel, codirecteur scientifique de l'exposition, s'en défend : « Cette démarche n'est pas nouvelle. » Et de citer les répliques exposées dans certains musées, comme au British Museum, aux côtés de pièces originales, pour des raisons de conservation. Voilà

qui nous ramène aux copies des guerriers chinois en terre cuite de l'empereur Qin, présentées au *Grand Passage* en son temps, mais c'était alors gratuit.

L'exposition insiste sur la formidable quantité d'or et d'objets précieux trouvés dans les chambres funéraires du pharaon. De quoi faire travailler l'imagination et l'esprit collectionneur.

Mais qu'avait découvert Howard Carter, jeune dessinateur londonien autodidacte, devenu fouilleur de tombe et archéologue ? « Une tombe de fortune » pour un roi-enfant éphémère, « trop petite et, de surcroît, pillée dès l'Antiquité », juste après l'inhumation, écrit l'égyptologue liégeois Dimitri Laboury.² Howard Carter le savait. Sponsoring et notoriété obligent, il n'en affirmait pas moins l'inviolabilité de la sépulture, différente d'ailleurs de son actuelle mise en scène.

Comme le souligne l'archéologue français Philippe Jockey, Carter est resté « la figure la plus médiatique de cette archéologie-chasse au trésor ». ³ Rappelons avec l'égyptologue Sir Williams Petrie, qui initia Carter, que « loin de la chasse au bel objet pour les musées ou le collectionneur, l'archéologie, en tant que discipline scientifique, trouve son véritable trésor dans l'information historique que renferment les vestiges du passé ». ⁴

J. M.

expositions

Toutankhamon, son tombeau et ses trésors, jusqu'au 12 janvier 2014, à Palexpo, Genève
www.toutankhamon.ch



- 1 • 22 fr. en semaine et 25 fr. le week-end.
- 2 • In Dossier « Toutankhamon » du magazine *Culture* de l'Université de Liège, www.culture.ulg.ac.be.
- 3 • *L'Archéologie*, Paris, Le Cavalier Bleu 2008, p. 78.
- 4 • In *Culture*, op. cit.

Virgile

Le père de l'Occident

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

La tragédie antique nous montre la guerre entre les dieux et les hommes, guerre qui n'existe pas chez Homère, et qui n'est déclarée que lorsque les hommes, devenus philosophes et ayant cessé d'être des guerriers, se regimbent contre les dieux, leur caprice et leur arbitraire, et entreprennent de moraliser le Ciel.

Or c'était précisément cette opposition, cette guerre, qui donnait vie à toutes choses, aux hommes comme aux dieux. Le monothéisme a substitué au *fatum* grec la notion de Providence, à laquelle il a donné un caractère presque idéologique. Cela se remarque déjà chez Virgile, où Enée est prédestiné à fonder la cité élue, Rome, à qui les dieux ont réservé le gouvernement du monde. Rome et non Carthage, alors que dans l'esprit du poète grec Homère, la Grèce n'a aucune prédominance sur Troie, les dieux se partageant équitablement entre les deux camps et ayant des enfants dans chaque armée. Ils donnent la victoire aux Grecs ; ils auraient pu la donner aussi bien aux Troyens.

Car l'*Illiade* n'est pas le panégyrique d'Achille (alors que l'*Enéide* fait l'éloge d'Enée). Elle est même la satire plutôt que l'apologie de la Grèce : Achille et la plupart des autres héros grecs ont plus de vices que de vertus. D'ailleurs le cœur d'Homère penche plutôt pour les vaincus. C'est ce qui, aux yeux de cer-

tains, fait la supériorité de l'*Illiade* sur l'*Enéide*, poème idéologiquement orienté. Car Virgile, sur l'ordre ou à l'instigation d'Auguste, s'est fait le panégyriste de Rome et de sa grandeur. Les beaux et nobles personnages sont presque tous troyens : Hector, Andromaque, Priam, Cassandre, etc.

Les dieux de Virgile ne sont donc plus ceux d'Homère, ceux dont il disait qu'ils envoient des malheurs aux hommes afin que les poètes chantent les héros. La Grèce elle-même avait du reste déjà évolué, les dieux de Platon n'étant eux non plus ceux d'Homère, ces dieux immortels qui combattent parmi les mortels, ces déesses qui fuient au fort de la bataille, emportant dans leurs bras un guerrier blessé, leur enfant ; ces dieux tantôt bons, tantôt méchants, tantôt favorables, tantôt défavorables aux humains, obéissant à leur caprice et soumis au *fatum*.

D'aucuns voient un progrès dans leur disparition. Une page est tournée. Les dieux deviennent philosophes. Ils collaborent avec les hommes à l'édification de la *Cité universelle du bien*. Une providence conduit désormais les destins des hommes et des nations sur une seule voie. Rome devient le peuple élu, élection lourde de conséquences et porteuse de l'histoire à venir. Cette histoire, qui est à peine née chez Homère, prend une direction. Histoire et direction sont d'ailleurs synonymes.

Mais une vision providentialiste de l'histoire est forcément une vision idéologique, car l'histoire ne commence qu'à partir du monde où l'humanité, s'émancipant de la tutelle des dieux, marche vers le Bien que certains identifient à Dieu. Cette marche (il n'y en a pas d'autre) travaille à l'édification d'un monde sans malheurs ; l'histoire a un sens, mais elle n'en a plus qu'un.

La vision moderne du monde, que Rome a pour mission d'incarner, sera donc nécessairement plus philosophique et moins poétique, donc moins tragique, que celle des vieux poètes et mythologues grecs. Car l'histoire se plie aux préjugés, aux modes et à l'esprit du temps.

Un peuple a-t-il voulu primer dans son pays comme les Athéniens ? se rendre uniquement guerrier comme les Spartiates ? conquérant comme les Romains ? maître de la mer et du commerce comme les Carthaginois ? L'histoire a trouvé juste et grand tout ce qu'il a entrepris pour satisfaire son ambition. Ses lois, sa politique, sa morale même, tout a été soumis à la raison d'Etat, qui est celle de sa conservation. Les forces nécessaires ou seulement utiles à sa grandeur, à sa puissance sont érigées en vertus. L'histoire ainsi que les nations conquérantes (et toutes le sont et sont amenées à l'être à un moment ou l'autre) semblent avoir pour règle d'équité le mot de Brennus : *Vae victis* (malheur aux vaincus).

La raison du constructeur

Le sujet de l'*Enéide* est relativement simple, encore que chargé de nombreux événements comme toute épopée se doit de l'être. Le voici tel que l'a résumé Pierre Grimal, l'éminent latiniste.

« C'est le récit de ce qui arriva à Enée, fils de Vénus et d'Anchise, depuis que la chute de Troie le contraignit à s'exiler, avec son père, son fils nommé Ascagne ou Iule et un groupe de compatriotes. Pendant quelques temps ils errent en Méditerranée orientale, avant de parvenir en Sicile, où Anchise meurt et reçoit les honneurs funèbres. A l'instigation de Junon, Eole soulève une violente tempête : la flotte troyenne est entraînée sur les côtes de la Libye. Mais Vénus vient en aide aux Troyens et Didon accueille Enée à Carthage. Entre Enée et la reine un amour commence ; elle veut le retenir et il y consentirait si les dieux ne lui rappelaient pas que sa mission est de donner une nouvelle patrie aux Troyens. Il part, laissant Didon désespérée, qui se suicide. Suit une escale en Campanie, à Cumès, où avec la Sybille il descend chez les Morts pour consulter l'âme de son père. Là, au fond du Tartare, il découvre en une vision, qui est comme un mythe platonicien, tout l'avenir de Rome, jusqu'à l'époque d'Auguste. Réconforté par l'espérance en ce grand destin, il reprend sa route et arrive à l'embouchure du Tibre, où il est accueilli favorablement par le vieux roi Latinus, mais doit faire face à l'hostilité d'une partie des habitants. Finalement la guerre s'engage et la victoire revient à Enée et à ses compagnons. » Rome est fondée. Elle descend de Troie. Elle vengera Troie, et après les guerres puniques elle anéantira Carthage, sa grande rivale. Le lecteur connaît la suite, du moins nous l'espérons.

Comme on le voit, Enée n'est pas seulement un guerrier comme Achille, un navigateur hardi et prudent comme Ulysse, mais c'est aussi un prêtre, un fondateur de peuple, un législateur. Ne le surnomme-t-on pas le pieux ? Il porte déjà en lui toute l'*humanitas* et toute la

gravitas romaines. C'est un prince éminemment responsable. Et c'est peut-être la raison pour laquelle il fait pâle figure dans son rôle d'amant auprès de la reine Didon, qu'il abandonnera après l'avoir séduite pour aller fonder Rome. (De toute façon, dans l'Antiquité et jusqu'à des temps récents, l'amour est essentiellement la chose des femmes. Ce sont elles les grandes amoureuses : Médée, Phèdre, etc. L'homme a toujours mieux à faire que l'amour.) Désespérée, Didon se suicide. Enée est investi par les dieux d'une mission à laquelle il ne peut se soustraire. C'est la religion seule, autrement dit la Volonté divine, qui appelle Enée en Italie, alors que ce sont les devoirs d'un roi, d'un père et d'un époux qui rappellent Ulysse à Ithaque. Enée abandonne la folie amoureuse pour la raison du constructeur.

Ainsi Homère chante la destruction de Troie, la guerre, les dieux et les héros, et Virgile peint la fondation de Rome et célèbre l'équilibre de l'Empire dans la cité des hommes. Le polythéisme est en train de mourir et de donner naissance au monothéisme.

Un temps cyclique

Avec Homère, on est dans un temps statique ou circulaire. Rome et Virgile inaugurent le temps linéaire, providentiel, qui deviendra ensuite le temps hégélien et marxiste. Jacques Perret, auteur d'un *Virgile* dans la collection *Ecrivains de Toujours*, dit assez justement qu'après les dix ans que dura le siège de Troie et les autres dix ans que mit Ulysse pour retrouver sa patrie, il ne se passa pour ainsi dire rien dans l'ordre de l'histoire. Les dieux et les hommes sont les mêmes. C'est qu'Homère n'est pas dans l'ordre de l'histoire alors

que Virgile s'y inscrit. Avec Virgile, les dieux ont choisi leur camp : celui du vainqueur. A moins que Rome ne soit victorieuse que parce qu'elle accomplit la volonté du ciel ?

Je reviens un moment (que le lecteur me pardonne ces allers et retours) sur cette idée de piété si chère aux anciens et si peut compréhensible aux modernes que nous sommes. Le pathétique des mœurs chez les Anciens consistait non pas dans les passions actives, cause le plus souvent de crimes et de malheurs, mais dans des affections qui rendaient le crime involontaire plus horrible pour celui qui l'avait commis et le malheur plus accablant. Ces sentiments sont ceux de l'humanité, de l'amitié, de la nature. Les Anciens en étaient remplis.

Le nom de piété qu'ils donnaient, et par lequel Virgile définit Enée, exprime l'idée de sainteté qu'ils y avaient attachée. On ne lit pas sans émotion ce que disait l'un de leurs plus grands hommes, Epaminondas, que de toutes ses prospérités, celle qui lui avait donné la plus grande joie était d'avoir gagné la bataille de Leuctres du vivant de ses parents. L'héroïsme de l'amitié et de la piété filiale leur était familier. L'amour paternel et maternel n'était pas moins passionné.

Écoutons Enée raconter à la reine Didon le sac de Troie et le carnage qui s'ensuivit : « Ainsi je m'emportais, lorsque dans la nuit sombre / Ma mère, dissipant la noire horreur de l'ombre / Jeune, brillante, enfin telle que dans les cieus / Des Immortels charmés elle éblouit les yeux, / Me retient, et me dit de sa bouche de rose : / "Mon fils, de ces fureurs, eh ! Quelle est donc la cause ? / Est-il temps d'écouter un aveugle courroux ? / Qu'as-tu fait des objets de nos soins les plus doux ? / Qu'as-tu fait de ton père, appesanti par

l'âge, / D'une épouse, d'un fils, entourés de carnage, / Entourés d'ennemis, et qui sans mon secours, / Par la flamme ou le fer auraient fini leurs jours ? / Non, non, ce ne sont point ces objets de ta haine, / Non, ce n'est point Pâris ni l'odieuse Hélène, / C'est le courroux des dieux qui renverse nos murs." »
 Restent trois écueils : comment comprendre l'*Enéide* ? comment la traduire ? et comment la lire ?

De l'importance des traductions

Il faut pour commencer retrouver le sens du merveilleux et du fabuleux qui habitait les Anciens, et pour cela il n'y a qu'une chose à faire, s'en imprégner en la lisant et en la relisant. C'est pourquoi l'étude du latin est essentielle, pour ceux du moins qui veulent savoir d'où ils viennent. Ce qui leur fera peut-être oublier un moment où ils vont. Le temps est-il d'ailleurs cyclique ou linéaire ? Ne faut-il pas revenir au cyclique pour comprendre les Anciens, ceux qui ont planté l'arbre dont nous sommes les ultimes rameaux ?

Deuxièmement : comment traduire Virgile ? La langue latine est plus ramassée que la nôtre, qui est pourtant sa fille. Elle a peu d'articles, peu d'auxiliaires. Elle dit les mêmes choses avec moins de mots et dispose d'une syntaxe où les mots sont arrangés avec une liberté qui nous est refusée. Il est clair que la licence dont jouissent les mots dans la langue latine, et à laquelle le français est singulièrement opposé, est favorable au jeu de la versification qui intéresse autant l'oreille que l'esprit. Le traducteur français, même à supposer qu'il soit poète, fait ce qu'il peut dans les très étroites bornes de notre syntaxe.

Comparons trois traductions entre elles, parmi des dizaines, du début du quatrième livre : celle de l'abbé Delille, celle de Pierre Klossowski et celle du dernier traducteur en date de l'*Enéide*, Paul Veyne. L'abbé Delille le traduit en alexandrins : « La reine cependant, atteinte au fond du cœur, / Nourrit d'un feu secret la dévorante ardeur. / Les vertus du héros, l'éclat de sa naissance / Les combats, les écueils qu'affronta sa vaillance, / La beauté de ses traits, ses exploits glorieux / Sont gravés dans son âme, et présents à ses yeux. »

Voici la version Klossowski : « Mais la reine, blessée déjà d'un pénétrant souci, / une plaie nourrit de ses veines, et la dévore un aveugle feu / la puissante vertu de l'homme ! Et dans l'esprit lui vient et revient prestigieuse / la gloire de sa race ; se gravent ineffaçables dans son cœur / le visage, les paroles du héros ; et n'accorde à ses membres le souci nul placide repos. »
 Enfin la version Veyne : « La reine, elle, n'était que depuis trop longtemps en proie à un profond tourment. Elle nourrit cette plaie du sang de ses veines et se consume d'un feu caché. Cent fois la vaillance de ce guerrier, cent fois sa noble ascendance lui reviennent à l'esprit, ses traits et ses paroles lui restent plantés au cœur et ce tourment n'accorde pas à son corps de sommeil paisible. »

Nous avons pour notre part une préférence pour la traduction de Jacques Delille, qui plus qu'un traducteur est un poète.

Et maintenant, comment lire l'*Enéide* ? L'idéal serait de la déclamer à haute voix, avec les accentuations de Virgile lisant son œuvre à la cour d'Auguste. Un acteur sachant son métier et aimant Virgile pourrait s'en charger.

G. J.

Virgile, *L'Enéide*, traduit par Paul Veyne, Paris, Albin Michel 2012, 480 p.

La dévoration

**Myriam Vaucher,
Dominique Bourdin,
Marcel Durrer et
Olivier Revaz (éd.),**
*Foi de cannibale !
La dévoration, entre
religion et psychana-
lyse*, Genève, Labor et
Fides 2012, 400 p.

Cet ouvrage, produit de trois années de recherches au sein de l'Association internationale d'études médico-psychologiques et religieuses, veut montrer que « la dévoration, policée ou sauvage, est bien plus active qu'on ne pourrait le croire dans la vie sociale, dans le psychisme individuel et dans nos références culturelles ».

Ses articles de 26 auteurs différents - la plupart psychanalystes mais aussi anthropologues, médecins, philosophes et théologiens - sont très riches et pertinents. Cela dit, l'unité de ces contributions, très spécialisées, n'est pas facile à dégager. L'avant-propos heureusement donne une bonne vision d'ensemble.

Les réalités humaines soulevées (psychologiques, sociales et religieuses) renvoient à l'*oralité* selon l'approche psychanalytique freudienne, à des fonctionnements psychiques profonds, en bonne partie inconscients, mais dont une meilleure compréhension aide à une croissance, psychique ou sociale. Les chapitres sur l'eucharistie chrétienne sont particulièrement intéressants.

Freud avait théorisé (dans *Totem et Tabou*) sur un mythe originaire de meurtre d'un chef de tribu par ses fils qui le mangent pour s'approprier sa puissance : une autre façon de comprendre le péché originel. Mais Freud s'était arrêté là dans son analyse de la religion (basée sur la culpabilité, exprimant toutefois une certaine réalité psychologique). L'eucharistie chrétienne apporte - selon l'article très éclairant de Thierry de Saussure, psychanalyste et théologien - une voie de sublimation aux pul-

sions de dévoration et permet de se libérer des fantasmes de toute-puissance : l'objet du désir n'est pas détruit (résurrection), car on ne peut tuer Dieu, et la personne de Jésus peut être *intégré* comme modèle de la relation et du service aux autres.

F. X. Sanchez Hernandez, philosophe et théologien, rappelle pour sa part que pour Levinas, « l'autre », représenté par le visage, est le fruit qu'il est interdit de manger. Sur le plan de la vie sociale et culturelle (article de R. Briones Gomez, anthropologue), l'enjeu est de pouvoir établir une « communication créative » dans la rencontre des différences acceptées qui permette une *fertilisation croisée* (des cultures, des religions et des personnes). Manger ensemble contextualise et favorise la communication. L'ouvrage se termine par une intéressante analyse (de C. Dominguez Morano, jésuite et psychanalyste) du manger et du boire dans le cinéma. Plusieurs films mettent en relief l'ambivalence de l'oralité entre pulsion de dévoration (mort, destruction) et pulsion de vie (plaisir, relation).

Le film *Le festin de Babette* témoigne de cette ambivalence (avec rivalités et rigidité morale), néanmoins au service de la vie. Il devient par-là une métaphore de la cène chrétienne : la table en tant que lieu où Dieu se rend présent et se fait connaître.

Raphaël Broquet sj

Adolescence en Tchétchénie

L'auteur a vécu les deux guerres de Tchétchénie, mais ce journal ne couvre que la seconde, celle allant de 1999 à 2002. Agée de 14 ans, vivant seule avec sa mère, Polina décrit jour après jour l'horreur de ce qu'est une guerre, vécue à l'intérieur d'une ville bombardée, détruite, où les gens commencent par s'aider puis, la tension et la faim se conjuguant, deviennent odieux et méchants. La journaliste Anne Nivat, qui était sur place fin 1999, dit qu'elle n'a jamais vécu pire que ces longs mois d'hiver qui pourtant, selon le *Journal de Polina*, sont encore « vivables » comparés à ceux qui suivront. La vie dans la guerre est une autre vie !

Pour protéger Polina des ivrognes qui la lorgnent, la mère colle sur son visage des miettes de pâte pour l'enlaidir. Les rues, les maisons dégagent une odeur de mort. La mère perd peu à peu son équilibre mental, devient odieuse. Polina, se sent seule... seule à jamais. Elle trouve refuge dans l'écriture, dans des poèmes qu'elle apprend par cœur et dans la prière. Elle s'accroche au souvenir d'un jeune homme qui a été bon pour elle, qu'elle nomme *Aladin* et dont elle espère vainement le retour. Alors que les murs de l'appartement s'écroulent, elle trouve un poème de la poétesse russe Akhmatova qu'elle déchire d'un livre utilisé par sa voisine pour nourrir son feu. Un vrai miracle, écrit-elle !

En octobre 2000, Polina peut retourner à l'école. Elle apprend ses leçons, boit du thé, mange un chausson dans le couloir, tout en observant la famille de

rats qui habite leur cuisine détruite. Le marché est pillé, impossible d'acheter de la nourriture. Et pourtant, un jour, on lui offre dix bonbons ! Deux semaines plus tard, un immeuble voisin est bombardé et des enfants en bas âge périssent. Dans la queue où elle attend son allocation, une femme remarque son blouson déchiré et repris. Elle revient avec un manteau blanc qu'elle lui offre, celui de sa fille de 17 ans, décédée. Pourtant, à quelque temps de là, Polina note : « Il ne reste plus personne d'honnête, de juste, de courageux autour de nous. Nous vivons dans un chaos macabre, barbare et mauvais. »

Elle se sent dans un désert... Personne à aimer... et elle écrit : « Dans un pays de contes et de saphirs, je voyagerai au bout de la nuit. » Mais où se trouve ce pays ? Elle est si fatiguée du mal qui l'entoure. Elle a des maux de tête atroces et ses cachets ne sont pas efficaces. « L'enfer est ici sur terre et c'est dans mes rêves colorés et lumineux que je me réfugie. »

Paulina se sent témoin. Il lui faut tout noter, tout raconter. Elle lit beaucoup aussi, cite Aristote, M^{me} de Staël, Voltaire, Shakespeare, Confucius, Kant et Sénèque. Son journal se termine le 29 décembre 2002.

Polina a maintenant 28 ans et vit en Finlande où elle a obtenu avec son mari l'asile politique. Elle espère publier l'intégralité des 14 tomes de son *Journal* qui couvrent dix ans de guerre.

Marie-Luce Dayer

Polina Jerebtsova,
Le Journal de Polina.
Une adolescence tchétchène, Paris,
Books Editions/France
Culture 2013, 560 p.

■ Portrait

Pierre Emonet
Ignace de Loyola. Légende et réalité
 Lessius, Bruxelles 2013, 192 p.

Voici un livre qui fait honneur à son auteur, au directeur de la collection (Petite bibliothèque jésuite) et à son éditeur belge. Il se lit comme un roman, à ceci près qu'il n'invente rien, bien au contraire.

Abreuvé aux sources historiques les plus sérieuses, il campe, avec toute la rigueur voulue, aussi loin de l'hagiographie dévote que de l'iconoclasme ignorant. Servie par une plume allègre, ce tableau du fondateur des jésuites met en relief les tensions permanentes entre l'attention aux personnes, le sens des contraintes sociales et la vision la plus large. Tensions particulièrement bien vues pour une histoire qui se déroule au XVI^e siècle, en ces temps où la vision politique s'élargit aux dimensions du monde, et où, au même moment, s'affirme, comme en contrepoint dans le courant de la Renaissance et de la Réforme, l'individualisme. (Ce dernier mot désignait alors la responsabilité personnelle et non pas l'égotisme qui triomphe aujourd'hui.) C'est dans ce cadre culturel que la personnalité d'Ignace de Loyola prend tout son sens.

Certes, Pierre Emonet ne cache pas les contradictions du personnage, sa sensibilité exacerbée qui provoque en retour un autoritarisme parfois mal maîtrisé. Loyola : un gentilhomme bien élevé mais qui tranche avec détermination les dilemmes, un homme de pouvoir mais aussi de discernement, un fin calculateur mais qui accepte avec reconnaissance l'opinion d'autrui.

Ce qui rend cet ouvrage si attachant, c'est la capacité de l'auteur à incarner l'esprit du personnage dans des situations vécues. Sont particulièrement colorés les affrontements du héros avec ses compagnons (Simão Rodrigues, Nicolás Bobadilla...) mais aussi avec les personnes des deux sexes qui, l'ayant aidé, se croient autorisées à le régenter. Les points qui fâchent ne sont pas oubliés : la lettre à Canisius sur les hérétiques, les dévotions extérieures, la participation à l'Inquisition. L'explication n'emporte pas toujours l'adhésion, concernant notamment la fameuse formule des *Exercices spirituels* demandant de croire noir ce qu'on voit blanc si l'Eglise hiérar-

chique en décide ainsi. La référence à Erasme qui en appelle au « pape éveillé » contre le « pape endormi » ne peut que décaler le problème.

Finalement, si la légende veut que Loyola soit tout d'une pièce, la réalité est composite. Le fondateur des jésuites reste ainsi une sorte de mystère qu'aucun dogmatisme ne peut évacuer. C'est peut-être le point essentiel établi par Pierre Emonet, celui où le croyant peut voir le doigt de Dieu.

Etienne Perrot

■ Littérature

Blaise Cendrars, Robert Guiette
Lettres 1920-1959

Ne m'appelez plus maître...

Carouge, Zoé 2013, 192 p.

Un jeune universitaire belge, passionné de littérature médiévale, découvre en 1920 Blaise Cendrars. Il lui écrit et vient le rencontrer à Paris. Dès lors, une amitié se noue entre eux et une intense correspondance s'ensuit. L'étudiant, qui deviendra professeur d'université, garde toutes les lettres de Cendrars. Par contre, les siennes se sont perdues, seules deux ont été retrouvées.

Ce livre nous offre la joie de réentendre Blaise Cendrars, dont le *Transsibérien* et *Pâques à New York* avaient tellement ému le jeune étudiant (je peux en dire autant). En fait, nous confie Robert Guiette, « la vie de Cendrars ne se raconte pas, car il la met lui-même dans ses œuvres, telle qu'il la voit, avec ses yeux de poète ».

Il est difficile, si on n'a pas lu Cendrars, de « soupçonner la plénitude de vie, le mouvement et la couleur » qui se dégagent de ses livres. Là, tout grouille. « Les êtres et les choses se cognent et luttent. Les cœurs battent et les cerveaux pensent. Tout palpite, jouit et s'extasie. »

Un témoin de sa vie confie que Cendrars est un chic type. Il est brutal, primesautier, nostalgique, précis, moderne, il a du génie. Lire cette correspondance offre de bons moments d'évasion.

Marie-Luce Dayer

Silvia Härrï

Loin de soi. Nouvelles

Orbe, Bernard Campiche 2013, 176 p.

Déjà présentée à nos lecteurs (*choisir* n° 638 et n° 644-45), l'écrivaine genevoise Sylvia Härrï, attachée à l'écriture poétique, propose ici un recueil de dix-huit nouvelles, comme autant de monologues intérieurs. Un enfant qui attend en vain sa mère ouvre le bal, une femme qui laisse le sien dans le tram le clôture. Entre deux, des femmes et des hommes plus ou moins jeunes, confrontés à de grands moments de solitude. Silvia Härrï a une capacité indiscutable à l'empathie, qui lui permet en quelques traits de plume de faire émerger un univers intérieur. La peinture des caractères reste cependant un peu trop en surface par moments, conférant une certaine naïveté au texte.

A signaler que *Loin de soi* a reçu le Prix Georges-Nicole 2013, une récompense lancée en 1969 par Jacques Chessex et Bertil Galland, destinée à un(e) écrivain(e) de langue française n'ayant jamais édité de roman.

Lucienne Bittar

■ Théologie

Bertrand Dumas

Mystique et théologie d'après

Henri de Lubac

Paris, Cerf 2013, 544 p.

Il règne bien souvent des conflits entre la théologie et la mystique imputés, entre autres, à la tension entre la rationalité et l'expérience spirituelle. Un contemporain du Père de Lubac, Paul Verdéyen souligne que le divorce actuel entre théologie et spiritualité dans l'Eglise latine remonte au conflit qui a opposé les Cisterciens, comme Bernard et Guillaume de Saint-Thierry, au premier maître de la dialectique, Pierre Abélard (1079-1142). De plus en plus considéré comme le précurseur de la scolastique, celui-ci a ouvert l'ère d'une théologie purement rationnelle, en introduisant dans la science de Dieu un discours abstrait, reléguant la mystique dans les bas-fonds de la spiritualité.

Avant de recueillir la pensée lubacienne sur les relations de la mystique et de la théologie, il faut préciser ce que le Père de Lubac entend quand il écrit *mystique* et *théologie*. Pour le théologien de Fourvière, la mystique se présente à la fois comme chemin et sommet enracinés dans le Mystère du Christ. Quant à la théologie, elle déploie en elle le mystère de la foi pour l'explorer, en vivre et en partager les richesses portées de siècle en siècle par la Tradition de l'Eglise. Théologie et mystique s'apportent un appui réciproque. La théologie rend témoignage à la mystique en y disposant l'intelligence humaine ; de plus elle juge de l'authenticité doctrinale des mystiques. La mystique, pour sa part, permet à la théologie d'exister, de se déployer et de trouver son sens dernier qui est la rencontre spirituelle.

Dans la conception lubacienne, c'est « l'intelligence spirituelle des Ecritures », recherchée à travers ses quatre sens (littéral, allégorique, tropologique et anagogique), qui a la capacité de révéler une intime connexion entre la théologie et la mystique. Car c'est le Christ lui-même qui se communique dans « l'intelligence spirituelle des Ecritures » et c'est en lui que se trouve l'unité entre la théologie et la mystique.

Cet ouvrage présente la thèse de doctorat de Bertrand Dumas, il est certes très documenté, mais difficile à lire pour des non spécialistes.

Monique Desthieux

Etienne Gilson, Henri de Lubac

Lettres de M. Etienne Gilson

au P. de Lubac

Correspondance 1956-1975

Paris, Cerf 2013, 290 p.

Ce volume 47 des *Œuvres complètes de Henri de Lubac sj* est une édition revue et augmentée des *Lettres de Monsieur Gilson au Père de Lubac* parues en 1986. L'essentiel des adjonctions est une *Note théologique sur la place du surnaturel dans la correspondance Gilson-Lubac* par Jean-Pierre Wagner et trois annexes supplémentaires.

C'est parmi ces annexes que se lit un des textes les plus instructifs de ce volume, intitulé *La grande famille des « thomistes »*. Quiconque s'intéresse aux aléas de la pensée philosophique en climat catholique

entre les deux guerres et après, et aux débats autour de l'idée de philosophie chrétienne, trouve dans ce texte une riche information et apprend à distinguer entre thomistes de stricte obédience, thomistes critiqués par les premiers et néo-scolastiques.

La correspondance montre comment se sont progressivement rapprochés l'historien de la philosophie médiévale que fut Etienne Gilson et le théologien Henri de Lubac, mis à l'écart dans les années 50, puis réhabilité. Ce rapprochement se fera en particulier autour du *Mystère du Sur-naturel* du père jésuite, que Gilson juge « absolument parfait » (Lettre du 21 juin 1965). Il y va non seulement des diverses interprétations de saint Thomas, mais en particulier de la question de savoir si l'homme est naturellement, selon « sa nature pure », ordonné à Dieu ou si cette ordination à Dieu présuppose la grâce.

Pour la petite et néanmoins grande histoire, on notera à travers diverses lettres les grandes tristesses qui envahissent Gilson à l'occasion des troubles que provoquèrent, parmi le peuple catholique, les réformes de Vatican II ; un chagrin que le Père de Lubac tente de modérer - avec beaucoup de tact et d'amitié. Il y a bientôt cinquante ans !

Philibert Secretan

Johannes Först, Heinz-Günther Schöttler (Hg.)

Einführung in die Theologie der Pastoral

Münster-Berlin, LIT Verlag 2012, 344 p.

Dans sa contribution à ce volume collectif, Johanna Rahner développe un portrait de l'Eglise dans le monde de ce temps, en démontrant l'interférence entre la vie et la pensée chrétiennes, avec ses réussites et doutes, ses craintes et espoirs. Ce n'est pas un hasard si cette théologienne systématique de l'Université de Kassel participe à un manuel (*Lehrbuch*) introductif de théologie pastorale.

Le titre du livre insiste sur la valeur propre de la pastorale pour l'intelligence de la foi. Méthodiquement, les trois parties (I : fondations, II : lieux pastoraux, III : réalisations) témoignent de « traductions » multiples entre perspectives systématiques et pasto-

rales, théories scientifiques et pratiques vécues, expériences humaines et spirituelles, analyses du monde et témoignages de la foi. Par conséquent, ceux à qui s'adresse ce livre - étudiants, enseignants et agents pastoraux - sont des témoins privilégiés d'une dignité théologique de la pastorale en paroisse, à l'école ou ailleurs.

Un vrai dialogue, engageant toute l'Eglise, peut se nourrir de ces éléments d'une intelligence de la foi que les tâches et ministères des destinataires du livre font découvrir. Certes, le contexte d'origine de cet ouvrage est germanophone, mais une mise en perspective de ses méthodes, suggestions et conclusions à partir de l'espace francophone pourrait être une réalisation concrète d'un pareil dialogue ecclésial.

Ce serait là un processus de « traduction » particulièrement fructueux pour la théologie, mais aussi pour l'Eglise, car l'approfondissement de la foi ne cesse d'ouvrir des horizons toujours plus larges.

Michael Quisinsky

■ Histoire

Jean Steinauer

La république des chanoines

Une histoire du pouvoir à Fribourg
Baden, Hier + Jetzt 2012, 212 p.

Parmi les manifestations ayant marqué l'an passé le 500^e anniversaire de sa fondation, le Chapitre des chanoines de Fribourg a inspiré la parution de ce plaisant ouvrage qui illustre comment la compétence de l'historien, jointe au talent d'un narrateur non dépourvu d'humour, parviennent à rendre passionnants des événements à vrai dire minuscules au regard de la marche du monde. Un monde qui se trouve alors mis en branle par les importants mouvements (Renaissance, Réforme, Contre-Réforme) à l'œuvre en ce début du XVI^e siècle.

Entrée en 1506 en possession d'une relique (un bras de saint Nicolas dont son église porte le nom), la Ville de Fribourg souhaite que celle-ci soit promue collégiale et assortie d'un Chapitre de chanoines relevant directement du pape, à l'instar de Berne, sa rivale de toujours.

Pierre Falk, un personnage remuant de cette époque agitée, est envoyé en ambassade à Rome, où il obtient de Jules II la bulle de 1512 autorisant l'institution du chapitre et en réglant les modalités, au nombre desquelles le droit de porter l'aumusse de fourrure grise, doublée de blanc et frangée de queues. Une peinture de Hans Fries, datée de 1506 et représentant une théorie de prélats douillettement encauchonnés, témoigne que le clergé de Fribourg avait anticipé cette permission.

Le gouvernement oligarchique et conservateur suit de près l'instauration de ce nouveau pouvoir, avec lequel les relations ne seront pas toujours harmonieuses ; on le verra « faire le ménage dans les stalles », comme dit l'auteur, au moment où les idées de Luther menacent de contaminer le Chapitre, ou bien lui assurer une protection qui emprunterait facilement les traits d'une mainmise lorsque des progressistes de toutes nuances, inspirés par la révolution française - une catastrophe pire que la Réforme ! - viendront allumer la contestation et mettre en question l'organisation de l'école et le droit du mariage. Quant aux tensions endémiques avec l'évêque de Lausanne, elles s'apaiseront au début du XX^e siècle quand le Chapitre sera promu cathédral suite à la réorganisation du diocèse.

Des figures marquantes jalonnent ce parcours de cinq siècles au cours desquels les chanoines n'ont cessé d'embellir leur église, devenue un centre de rayonnement religieux et culturel.

Renée Thélin

Le Père Jacques de Longeaux entreprend une approche théologique de la famille, en des termes concis et limpides, accessibles à tous.

Dominique Folscheid, professeur de philosophie, propose un voyage à travers les siècles et les continents : l'accompagnant dans son périple, nous assistons aux changements de la manière dont les familles se constituent et des valeurs que ses membres défendent. Alors que pour le philosophe certains éléments du puzzle familial sont « évolutifs », d'autres constituent l'essence même de l'institution. Il constate avec amertume que de nos jours, suite à l'apparition des techniques d'assistance médicale à la procréation (PMA), l'on veut avoir des enfants sans faire l'amour.

La professeuse Yvonne Flour, juriste, trace l'évolution du droit de la famille en France, qu'elle voit envahi par des concepts étrangers du fait que le législateur doit se conformer aux dispositions européennes. Tout en se montrant déçue face à la diversification des règles concernant la vie en commun du couple, elle salue l'unification du droit de l'enfant qui met un terme à la discrimination des enfants nés hors mariage. Elle conclut que le droit de la famille a été recouvert par un ensemble de droits individuels, qui garantissent à la personne des droits dans la famille mais aussi contre elle. Nous apprécions la concise présentation en annexe de l'Académie d'éducation et d'études sociales et la bonne typographie de l'ouvrage, en regrettant juste l'absence d'une table des matières.

Un excellent outil de travail pour ceux qui veulent se consacrer à l'étude de la famille.

Anna Spillmann

■ Société

Collectif

La famille, un atout pour la société

*Collection Académie d'éducation
et d'études sociales*

Paris, Fr.-Xavier de Guibert 2012, 250 p.

L'Académie d'éducation et d'études sociales, soucieuse d'aborder la famille sous l'angle du christianisme social et d'examiner ses liens avec la société, a organisé durant l'année académique 2011-2012 une série de rencontres, dont ce livre rapporte les exposés.

Tunnel

Au seuil du mois le plus sombre et triste de l'année, je me creuse la tête pour trouver quelque chose de gai à raconter, mais en vain. Calme plat et froid. Ciel bouché. Pensées noires. Pas le moindre petit truc rigolo à l'horizon. Notez bien, je devrais être habituée, c'est chaque année pareil : novembre ressemble à un long tunnel dans lequel je perds tous mes repères, même en sachant d'expérience qu'il finira par finir, et de la plus lumineuse des façons. Au point que s'il n'y avait pas l'étoile de Noël à l'autre bout du tunnel, je n'hésiterais pas à faire demi-tour et à remonter le temps pour revenir au joli mois de mai, comme dans un roman de science-fiction.

Et justement, puisqu'on parle de science-fiction... Voici une info qui devrait nous changer les idées, à défaut de nous changer de saison. Il paraît qu'une équipe de chercheurs germano-autrichienne a réussi tout récemment à créer un cerveau humain en laboratoire. Oui, oui, comme je vous le dis !

Cette nouvelle fascinante et quelque peu effrayante est parue le mois dernier dans la revue Nature, sans d'ailleurs faire beaucoup de vagues médiatiques, ce que je trouve plutôt bizarre, vu son petit arrière-goût de Frankenstein. Raison pour laquelle, dans le prolongement d'Halloween - que je n'ai pas fêté, bien sûr ! - je me fais un devoir d'en parler, afin d'égayer quelque peu ce maudit mois mortel.

Or donc, quelque part dans les profondeurs d'un labo autrichien, des savants, que j'espère sains d'esprit, sont en train de faire pousser un cerveau. Je sais, c'est dur à croire. Et pourtant, c'est vrai. Même si le cerveau en question est aussi minuscule qu'un petit pois, il s'agit là, reconnaissons-le, d'un exploit extraordinaire.

Pour parvenir à leurs fins, en effet, les scientifiques ont d'abord prélevé quelques cellules de peau d'un adulte, puis les ont manipulées de façon à les transformer en cellules-souches. Après quoi ils les ont mises en contact avec des facteurs de croissance, jusqu'à ce qu'elles se différencient en neurones. Semés sur un support gélatineux, ceux-ci se sont alors « miraculeusement » auto-organisés pour former un

amas tridimensionnel de tissus cérébraux ressemblant à s'y méprendre au premier stade de croissance d'un cerveau humain. Cette structure, à laquelle les chercheurs ont donné le nom d'« organoïde cérébral », devrait leur permettre de mieux comprendre le développement de notre cortex et de traiter certaines de ses maladies. Mais pas question, en revanche, de s'en servir pour des greffes de cerveau.

Zut alors ! Moi qui avais déjà une longue liste de receveurs potentiels... Il y a tant de gens sur cette planète qui mériteraient un nouveau cerveau, comme chacun peut d'ailleurs s'en apercevoir en regardant certaines émissions de télé-réalité ou en écoutant certains discours politiques. De monstrueux faits divers en témoignent également, telle l'affaire Adeline à Genève. Quelques bouts de cerveaux supplémentaires, greffés ici et là, auraient peut-être évité à cette belle jeune femme de se faire trucher par son récidiviste de bourreau. Et que dire des fanatiques de tout acabit, néo-nazis, racistes, machistes, adeptes des armes à feu ? Eux aussi pourraient s'améliorer du côté de la jugeote grâce à quelques petits greffons bien placés.

Quant à moi, personnellement, j'avoue que cela me plairait bien parfois d'avoir un ou deux lobes de plus, histoire d'écrire moins de bêtises.

A cela près que la bêtise n'est pas le pire problème de l'humanité. Eh non ! Il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir le journal et de le parcourir, même rapidement. Au fil des nouvelles qui émaillent l'actualité, on se rend compte que la méchanceté, la perversité, la préoccupation égoïste de soi-même, la soif de puissance et de profit, l'indifférence sont bien plus dangereuses que la simple bêtise pour l'avenir du monde. Par conséquent, je me dis que peut-être, ce n'est pas d'abord d'un supplément de cerveau que l'être humain a besoin, mais d'un supplément d'âme, pour lequel aucune greffe n'existe. Et c'est sans doute pour ça que Dieu a inventé Noël, qui brille là-bas, tout au bout du tunnel.

Gladys Théodoloz





Centre Sèvres

ÉDITIONS FACULTÉS JÉSUITES DE PARIS

Nouveauté



COLLECTIF
Paul Ricœur :
mal et pardon
avec un inédit de
Paul Ricœur

224 p. 18 €

Nouveauté



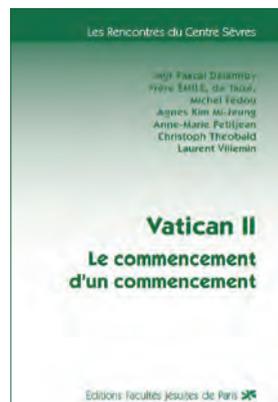
Édouard POUSSET
Plus libre
dans la chair
Écrits spirituels
Textes présentés par
Christoph Theobald

300 p. 25 €



Michel FÉDOU,
Les Pères de l'Église
et la théologie
chrétienne

350 p. 25 €



COLLECTIF
Vatican II
Le commencement
d'un commencement

157 p. 12 €

Éditions Facultés jésuites de Paris

35 bis, rue de Sèvres – 75006 Paris – Tél. : 01 44 39 75 00 – Fax : 01 45 44 32 06

www.centresevres.com